

corbières matin

le quotidien du banquet



les voix de
Don Quichotte

Affiche : La Révolution du Quichotte p.5 — **L'auberge espagnole** : Borges p.24 — **Un été des étals** :
Le canard p.27 — **Garrigue** : Attention danger p.30 — **Inédits** : Jacques Réda p.32

■ "La Fargo"

Au bord de l'Orbieu
au milieu des vergers
11220 St Pierre des Champs
à 6 km de Lagrasse



Tél. 04 68 43 12 78
Réservation souhaitée

FABRICATION
de
CONSERVES ARTISANALES
EN VENTE ICI



Garanties sans colorants ni
Conservateurs Chimiques

Pâté de foie:
- de Volaille
- de Porc
Saucisses Confites
Jambonneau
Civet de Bœuf

Jean-Claude Gibert à Lagrasse

Château Villemagne



L'Exploitation

Sur 23 hectares de sols argilo-calcaire dont 17 hectares en Appellation d'Origine Contrôlée Corbières, notre vignoble est planté en vieux Carignan, Grenache noir, Syrah, Cinsaut pour les rouges et Grenache blanc, Marsanne, Roussanne et Chardonnay pour les vins blancs et les vendanges se font à la main. La vinification se fait dans la Cave du Château. Artisans vignerons depuis cinq générations; vous trouverez nos vins élevés en barriques et affinés en bouteilles. Vous pourrez déguster gratuitement tous ces Vins ainsi que le jus de raisin au Cellier. Vente et expédition.

Le Gîte

Pour rendre plus agréable votre séjour dans notre magnifique région gardée par les Châteaux cathares, nous avons créé un gîte et deux chambres d'hôtes.

Un couple d'artisans Vignerons

Paulette et Roger Carbonneau

Vous recevront tous les jours dimanches et fêtes.

Ils vous parleront de l'histoire de la région, des vestiges découverts sur le site, des vignes et de la vinification.

Au Château Villemagne - 11220 Lagrasse - Tél. 68.24.06.97

La révolution du Quichotte

Se placer sous le signe de la vérité, par l'épaisseur des temps qui courent!... au risque d'une exigence que l'on traquera dans les grands discours de la littérature et de la philosophie. Littérature, d'abord, et la voix puissante et continue de Cervantès, qui ouvre aujourd'hui ce quatrième banquet. À partir de midi, une cinquantaine de lecteurs se relayeront tout le jour, toute la nuit, pour faire entendre une des plus grandes œuvres de la littérature.

De Don Quichotte – un monde entier qui se débat, entre chimères et défaites du temps – à Olivier Rolin – le monde entier qui se bat, dans un pari littéraire ambitieux –, et avant d'entrer dans le vif des propos philosophiques, nous éprouverons, tout au long de ces onze journées, la vérité de l'imaginaire et celle du réel.



en couverture :
Don Quichotte et Sancho Panza

calendrier

petits formats

jeudi 6 août

Journée Don Quichotte

Parution du n° 36 de *Corbières matin*

1er numéro de la quatrième série

9 h

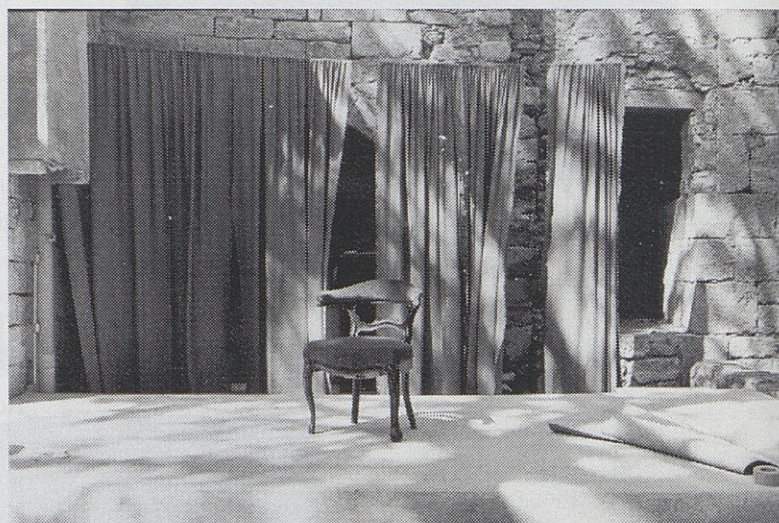
Sortie pedestre accompagnée par
Patrick Valette : *Mise en jambe, par monts et par
vaux dans les alentours de Lagrasse*

12 h

Ouverture à l'abbaye du Bistrot du Banquet et
de la librairie (les jours suivants, la librairie sera
ouverte au public sans interruption de 10 h 30
à 20 h 30)

12 h-24 h

Lecture de Don Quichotte de Cervantes durant
24 heures



La révolution du Quichotte

Au mois d'avril dernier, à Madrid, mille personnes, célèbres ou anonymes, se sont succédé pour lire, pendant vingt-quatre heures sans interruption, l'œuvre de Cervantès. À l'occasion de la parution en France d'une nouvelle traduction, réalisée par Aline Schulman et publiée à l'automne dernier au Seuil, le Banquet du Livre a choisi de reproduire l'exercice.

Philippe Morier-Genoud, qui a coordonné – avec les autres comédiens, Anne Alvaro, Marc Betton, Nathalie Kousnetzoff et Laurent Manzoni – le travail de découpage et de préparation, revient ici sur cet événement.

— *On a presque envie de dire : à quoi sert ce genre d'exercice ?*

— À l'époque où paraît *Don Quichotte*, l'imprimerie n'a qu'un siècle et demi. On est passé, grâce à son invention, d'un monde à un autre. L'imprimerie invente une oralité silencieuse qui n'existait pas jusque-là pour le grand public. L'apparition de nouvelles technologies fait que nous sommes certainement en train de vivre aujourd'hui une révolution d'égale importance. Avec Internet, avec la numérisation, on assiste à un bouleversement dans lequel, semble-t-il, on tente de s'échapper de l'imprimerie. Ainsi, lire à notre époque et de cette manière une œuvre comme celle de Cervantès, c'est dire, aujourd'hui plus que jamais, l'importance des conditions de circulation des textes. Mais cette ivresse qui prend les surfers d'Internet, devant un horizon qui recule chaque fois qu'on avance, c'est exactement celle qui naît de la lecture du *Quichotte*, dans le rapport spécifique du scripteur au lecteur, leur interdépendance,

Aux douze coups de midi commencera au petit cloître la lecture de *Don Quichotte*. Elle ne s'arrêtera que demain, à la même heure. Ainsi, pendant que la terre accomplira une révolution de plus, le texte de Cervantès résonnera, sans interruption, dans la voix des quarante-neuf lecteurs volontaires...

Le manger et le boire

La lecture du *Quichotte* a donc lieu dans le petit cloître de l'abbaye, sans interruption, entre ce midi et demain midi. Tout est prévu pour que la voix de Cervantès ne s'interrompe pas. Mais aussi pour que les spectateurs les plus enragés trouvent sur place de quoi se nourrir et se rafraîchir : le café littéraire installé dans le parc de l'abbaye ne fermera pas cette nuit.

Les passants considérables

Parmi les lecteurs anonymes qui se succéderont pendant vingt-quatre heures, on pourra aussi reconnaître quelques personnalités, écrivains ou journalistes, qui viendront prêter leur voix à celle de Don Quichotte et de Sancho Pança. Ainsi, Aline Schulman lira le premier chapitre, suivie dans l'après-midi de René Depestre et de Claude Marti.

dans les jeux de miroirs et de mise en abîme qui courent tout au long du roman...

— *Comment avez-vous préparé cette lecture ?*

— Le premier débat a porté sur la durée. La première chose que nous avons faite, de manière très pragmatique, c'est de chronométrer des extraits. Le résultat est simple : il faut deux minutes trente pour lire une page de la traduction d'Aline Schulman. Donc, si on voulait lire le texte dans son ensemble, on arrivait à une quarantaine d'heures, et nous voulions garder cette unité de vingt-quatre heures.

Le débat a donc porté sur : est-ce qu'on ne lit que le premier tome, ou est-ce qu'on refait un découpage sur les deux tomes ? J'avoue que j'étais plutôt, moi, pour m'en tenir au premier tome. On y voit le Quichotte en proie à ses tourments de lecture, la tête tourneboulée par ses romans de chevalerie, puis les deux premières expéditions hors de son village, et ses défaites jusqu'à ce qu'on le ramène, en maraud, sur un chariot, prisonnier d'une cage. Il y a là toute la dimension extraordinaire de ce rapport unique entre l'auditeur, le lecteur et le narrateur, le jeu des différents niveaux de narration, qui sont ici en œuvre pour la première fois dans l'histoire de la littérature.

Les autres ont trouvé que, dans le fond, il fallait préserver tout le cycle des deux tomes, quitte évidemment à faire un montage, à supprimer certains passages. Mais on ne pouvait pas non plus conserver uniquement les aventures des deux personnages principaux en supprimant tout ce qui ne les concerne pas : Cervantès a introduit des nouvelles, des contes, des histoires closes qui n'ont au fond rien à voir avec la trame des aventures de *Don Quichotte*, mais qui viennent, par des artifices du récit, enrichir l'intrigue, la servir d'une manière beaucoup plus subtile qu'il n'y paraît. Il y a par exemple l'histoire du renégat espagnol qui part à Alger, et tombe là-bas amoureux d'une femme qui veut se convertir au christianisme, pour échapper à la sujétion de son père ; ça, ça occupe bien quarante pages de récit ! Il y a aussi une autre histoire d'amour, « la curiosité est un vilain défaut » ; une très belle histoire de cinquante pages, quand même, dans laquelle un homme charge son meilleur ami d'éprou-

Préparation de la lecture
dans le petit cloître



ver la fidélité de sa femme. On imagine le cours que prennent les choses ! Il y a là des pages formidables sur l'érotisme, sur la curiosité, qui font aussi toute la valeur de l'œuvre. Parce qu'une fois qu'on a perçu les ambitions et les discours du *Quichotte* lui-même, redresseur de tort, défenseur de la veuve et de l'orphelin, qu'on a saisi sa relation avec Sancho – n'oublions pas que c'est surtout dans le second tome que cette relation s'affine et évolue –, et compris toute la mécanique de l'action, contre les moulins, contre les moutons, ce sont essentiellement ces détours du récit premier qui relancent le livre et lui apportent sa variété. Il fallait donc les garder... D'ailleurs, dans le tome II, page 313, Cervantès lui-même fait sa propre critique en disant : « Beaucoup de gens ont pensé que dans le tome un, les chapitres consacrés à la femme d'Alger ou à la curiosité étaient inutiles, mais moi je pense que c'est tout le reste qui est inutile, et ces chapitres-là qui sont fondamentaux ! »

— *Pour finir, que représente votre découpage final par rapport à l'ensemble du texte ?*

— Notre montage définitif garde donc quatre-vingt-deux chapitres sur un total de cent vingt-six. 568 pages, pour quarante-neuf lecteurs... Tout cela devrait faire vingt-trois heures et quarante-neuf minutes de lecture. Avec les imprévus, je pense qu'on devrait aller, parfaitement, du zénith au zénith.

— *Hier soir, s'est tenue une réunion de préparation avec tous les lecteurs, les professionnels comme les amateurs : qu'est-ce que vous leur avez dit ?*

— Je leur ai dit, mais ils l'avaient déjà compris, que nous ne faisons pas cette lecture ensemble pour la performance, pour figurer dans un quelconque guide de records. Nous le faisons pour que le *Quichotte* se lise : en bouclant ainsi un cycle de vingt-quatre heures pendant lesquelles on pourra à tout moment entendre la voix du texte, on fera signe du *Quichotte*, et c'est le plus important. On rejoint ainsi la qualité principale de la traduction d'Aline Schulman : ne jamais arrêter la lecture du texte.

J'ai dit autre chose qui me paraît fondamental : on n'a pas besoin d'interpréter le *Quichotte* ; il faut juste que nous lui prêtions notre voix. Il suffit de se laisser

prendre par l'envoûtement du récit – même si on n'en a pas la cohérence narrative globale dans la tête –, pour que l'on sente le plaisir de faire partager le texte. Et puis qu'est-ce qu'on risque ? De trébucher sur un mot ? De se reprendre une fois ou deux ? Et alors ?

— *Concrètement, comment va se passer la lecture ?*

— Symboliquement, on a souhaité que le premier chapitre soit lu par Aline Schulman, car c'est elle, grâce à sa nouvelle traduction, qui a permis ce passage, cette redécouverte. Puis les lecteurs se succéderont pendant vingt-quatre heures, avec une alternance entre les comédiens professionnels, qui liront les chapitres les plus longs, quelques passants considérables, et beaucoup de lecteurs anonymes, qui viennent avec toute leur passion, et leur envie de partager le texte.

— *Vous espérez que des gens écouteront l'ensemble de la lecture ?*

— Non ! On ne trouvera personne pour rester vingt-quatre heures complètes, assis sur une chaise, à écouter. Et ce n'est pas souhaitable ! Le sommeil, la faim ou la soif, gagneront bien à un moment ou à un autre... Mais ce qui est important, c'est que le *Quichotte* soit lu. Que les gens entrent, sortent – discrètement, j'espère ! –, car on peut prendre cette lecture, ou la quitter, à n'importe quel moment de la péripétie... On pourra écouter ce texte pour s'endormir, l'écouter pour se réveiller ; dans le fond, on va créer la fiction collective que ce texte se parle alors que nous dormons...

digest

Résumons-nous...

Juste avant d'entamer la lecture de *Don Quichotte* – et au cas où vous sauteriez un épisode – il n'est pas inutile de se remémorer les grandes lignes de l'histoire. La voici, résumée par l'écrivain espagnol Francisco Ayala.

En un lugar de la Mancha – c'est-à-dire dans un village quelconque du centre de l'Espagne – un modeste gentilhomme a perdu, à force de lire des romans de chevalerie, le sens de la réalité. Il se met à en imiter les héros et leurs nobles prouesses idéalistes. Muni d'armes désuètes et du nom d'emprunt de Don Quichotte, il tente une première expédition, à la recherche d'aventures, sur le dos de son cheval Rossinante. Il reviendra très vite en piteux état, pour repartir une seconde fois, mais accompagné d'un paysan de ses voisins, Sancho Panza, qui lui servira d'écuyer. Les désastres se succèdent. Don Quichotte prend des moulins à vent pour des géants; il les attaque, et subit les conséquences d'une erreur que, néanmoins, il se refusera toujours à reconnaître. Les péripéties successives dans lesquelles l'entraîne sa folie permettent de croiser la riche diversité de la société espagnole du dix-septième siècle, des couches les plus humbles aux plus privilégiées. Mais nous assistons aussi au développement, entre le gentilhomme et son écuyer, d'une relation riche des plus délicates nuances. Sancho, qui n'est pas dupe des âneries de son maître, est malgré tout séduit et entraîné par elles, et fait preuve par-dessus tout d'une loyauté sans faille et d'un attachement profond à son égard.

À la suite de divers épisodes, aussi drôles que pathétiques, au fil desquels le livre s'enrichit d'autres rebondissements romanesques, les amis du gentilhomme provincial, à présent transformé en chevalier errant, ourdissent une machination; ils font mine d'approuver sa folie, pour le faire réintégrer son foyer

où ses proches pourront s'occuper de lui, et où tous tâcheront de le guérir de son obsession chevaleresque.

Cependant, et malgré les tentatives pour l'en dissuader, Don Quichotte entreprendra encore une troisième sortie en compagnie de Sancho, à la recherche de Dulcinée, la dame de ses amours, un personnage imaginaire forgé par lui à partir du vague souvenir d'une villageoise qui l'avait, longtemps auparavant, enflammé. Une nouvelle série d'aventures, très diverses et toujours surprenantes, naîtra de cette quête. On peut distinguer celles qui ont lieu pendant le séjour de notre prétendu chevalier dans le palais de ducs qui, dans l'intention de se divertir aux dépens de ces pittoresques personnages, nomment Sancho gouverneur d'une supposée île Barataria, pour que s'accomplisse ainsi la faveur que son seigneur lui avait plusieurs fois promise.

Les désillusions que le maître et le domestique récoltent dans la maison des ducs les jettent à nouveau sur le chemin des libres aventures où, entre autres, ils se heurtent à une bande de voleurs, avant de finalement achever leur périple à Barcelone. Là, enfin, un des voisins de notre gentilhomme provincial, déguisé en chevalier errant pour entrer dans le jeu de sa folie, lui lance un défi, l'emporte, et exige qu'il abandonne les armes pendant toute une année. C'est ainsi que Don Quichotte et Sancho réintègrent leurs pénates, où le gentilhomme tombe malade et, après avoir retrouvé toute sa raison, meurt au milieu de la consternation générale.

— Francisco Ayala

L'histoire d'un livre

Juan de la Cuesta n'aura pas profité du nouvel an de 1605. Depuis plusieurs semaines, son imprimerie madrilène est dans le rouge. C'est qu'il faut se tenir à la tâche, afin d'honorer la commande de l'éditeur Francisco de Robles qui veut publier sans tarder le roman d'un certain Miguel de Cervantes Saavedra, homme d'affaires incertain et poète méconnu. Ce que Juan de la Cuesta ne sait pas encore, c'est que *El Ingenioso hidalgo Don Quixote de la Mancha* va casser la baraque, et qu'il va être obligé de retirer l'ouvrage plusieurs fois dans les mois qui vont suivre. En fait, c'est l'année 1605 tout entière qu'il ne verra pas passer. Vale.



Édition originale.
Miguel de Cervantes Saavedra.
*El Ingenioso Hidalgo
Don Quixote de la Mancha.*

Le plus grand empire de la terre. Ni plus, ni moins. Lorsque Philippe II meurt, en 1598, sept ans avant la publication de la première partie de *Don Quichotte*, le royaume d'Espagne est au faite de sa grandeur. Le père, Charles Quint, s'était partagé le monde avec les Portugais. Le fils a annexé le Portugal. Le Siècle d'or bat son plein, et la culture ibérique domine le monde. Voilà pour les dépliants politiques. Car derrière cette façade enluminée, le déclin s'amorce. Et du cœur même de l'Europe, la France, l'Angleterre et les Pays-Bas poussent leurs avantages. En mourant, Philippe II laisse un pays épuisé par les guerres, une Invincible Armada parfaitement vaincue,

A propos de la bibliothèque de Don Quichotte

Les romans de chevalerie ont tourné la tête à Don Quichotte. Mais qu'est-ce qu'un roman de chevalerie? Nous connaissons les contes du Graal, le roi Arthur, Tristan, les chevaliers de la Table Ronde. Mais ce ne sont là que les lointains ancêtres médiévaux, parfois les modèles, des chevaliers qui peuplent une littérature en vogue à l'époque de Cervantès. Si les romans de chevalerie sont anachroniques aux yeux du père de l'idalgo manchègue ce n'est pas forcément parce qu'ils sont anciens. L'inventaire de la bibliothèque de Don Quichotte par le curé et le barbier de son village nous en donne la preuve. Aucun ouvrage n'y est antérieur à 1500. Le roman que raille Cervantès en toute connaissance de cause a pour composantes essentielles, si l'on suit Sylvia Roubaud, l'une des spécialistes du genre, tout d'abord le fait de se présenter comme « la traduction d'un ouvrage original en langue exotique, écrit en des temps reculés par un chroniqueur mythique, garant de l'authenticité des faits relatés. Son action, généralement placée dans un passé lointain, se déroule dans un cadre géographique et historique assez vague pour autoriser toute sorte de

une influence enfuie, un trésor vidé. Philippe II était aussi religieux que fanatique. Et sous son règne, l'Inquisition d'Espagne continue de pourchasser et de punir les Juifs, les Maures et tous les convertis. Sa Majesté Très Catholique a le bûcher facile, et, comme Don Quichotte, la rigueur très imaginative : on raconte que les jours où il ne se sentait pas d'humeur à sortir de son palais, il faisait installer son armure en pied sur l'esplanade, et que les troupes défilaient, en rendant les armes, sans le savoir, à une cinquantaine de kilos de ferraille vide au garde-à-vous. Étonnez-vous que dans cette Espagne-là on imagine des fables et des illuminés. Le roman de Cervantès est le miroir de ce pays qui se déchire : plus de six cents personnages le traversent, en agitant les folies et les drames de la fin du règne des grands Rois Catholiques. Alexandre James Duffield, qui traduisit en 1881 le roman de Cervantès en anglais, qui l'étudia et le commenta longuement, insiste sur ce point : « Pour moi, Don Quichotte était victime d'une idée fixe, fou sur un seul point, et parfaitement sain, voire admirablement sage, sur tous les autres. L'Espagne du XVI^e siècle était envahie de personnages de ce type, ayant une idée fixe. Le pays était gouverné par des fous – le roi, l'Inquisition, les nobles, les cardinaux, les prêtres et les religieuses –, tous hantés par cette contraignante et irrésistible conviction que le chemin du ciel passait par une porte dont ils détenaient les clés. C'était cette croyance – chez certains elle avait la force d'une passion farouche –, qui enflammait l'esprit d'hommes tels que Charles Quint, Philippe II, Ignace de Loyola, Torquemada, le duc d'Ávila, Cisneros, celui de la pieuse sainte Thérèse, et quasiment de tout ce qui comptait dans l'armée, l'Église, la littérature même, et chaque service de l'État. Dans la mesure où tous étaient sous l'emprise d'une seule idée, tous ressemblaient à Don Quichotte. Il est par conséquent du plus grand intérêt pour nous d'être bien assurés que Cervantès connaissait son affaire lorsqu'il entreprit de dresser sa carte de l'âme humaine. »

Miguel de Cervantès Saavedra est né à Alcalá de Henares, à l'automne de 1547. Son père est un médecin hasardeux et bohème, qui entraîne souvent sa famille sur les routes, et toujours dans les difficultés financières. Une instabilité, un goût du départ que son fils cultivera tout au long de sa vie. À vingt ans, le jeune Miguel s'installe à Madrid et commence à écrire. Deux ans plus tard, il rencontre le cardinal Acquaviva, légat du pape en Espagne, et part à sa suite pour Rome, où il s'installe. Mais c'est une façon de parler : il s' enrôle presque aussitôt dans l'armée de mer que lève Marc-Antoine de Colonna, général des armées pontificales, pour bouter le Turc hors de Méditerranée. L'expédition échoue devant Nicosie, mais un an plus tard, en 1571, la flotte, commandée par don Juan d'Autriche, le demi-frère de Philippe II, remporte une brillante et décisive victoire à Lépante. Cervantès, lui, reçoit deux coups d'arquebuse dans la poitrine, et un troisième dans le bras gauche dont il ne retrouvera jamais l'usage. Pendant quatre ans, auprès de son frère Rodrigue et sous les étendards du pape, de Venise et d'Espagne, il poursuit des campagnes aux fortunes diverses, et décide enfin, en 1575, de rentrer au pays. Vale.



Portrait de Cervantès
par Juan Jauregui, 1600.

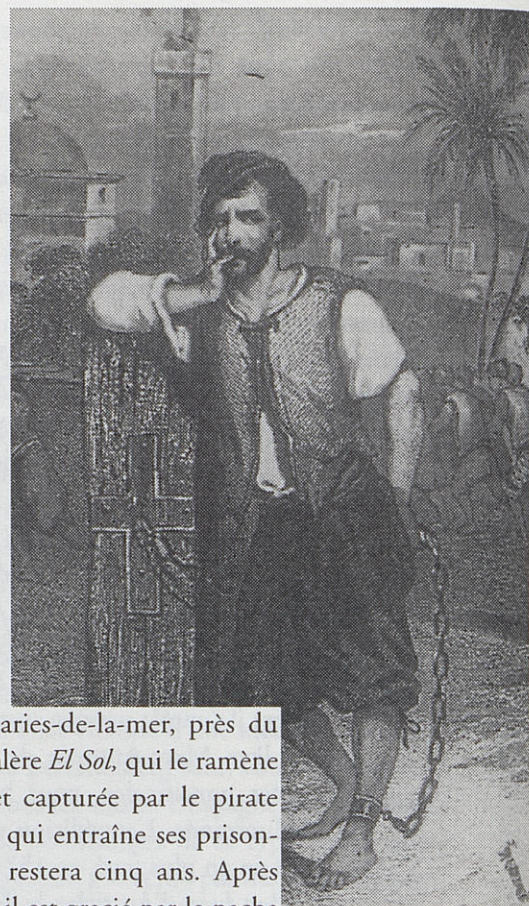
fantaisies spatiales et temporelles. Ses personnages s'expriment dans une langue surannée qui, en pleine Renaissance, perpétue les tournures et les formules archaïques de l'*Amadís* (voir plus bas). De naissance le plus souvent royale, son héros, attaché tout enfant à ses parents par quelque incident malencontreux, est élevé dans une cour étrangère qu'il quitte tout jeune, en compagnie d'un écuyer fidèle afin de prouver sa vaillance par de multiples exploits et de découvrir, avec l'aide bienveillante d'un enchanteur ou d'une magicienne attachés à sa personne, son identité véritable. Continuellement ponctuée par des combats singuliers, des tournois éclatants, des épisodes féériques et des affrontements avec des êtres fabuleux – monstres, géants ou démons – ses prouesses, qui le mènent aux confins du monde et se soldent toujours par un triomphe, sont accomplies en l'honneur d'une dame qui lui impose les pires épreuves mais finit par s'abandonner à lui secrètement. Reconnu enfin par sa famille et admis à hériter du trône de son père, il s'unit solennellement à elle par les liens du mariage et gouverne sagement ses États, léguant à son fils le soin de se lancer à son tour dans l'aventure chevaleresque et d'être éventuellement le protagoniste d'une nouvelle fiction, semblable à celle dont lui-même a fait l'objet ».

L'*Amadís*, dont il est ici question est l'*Amadís de Gaula*, l'ouvrage le plus ancien de la bibliothèque de

Don Quichotte. Mais, s'il a été publié en 1508 par Montalvo, il n'est que le remaniement d'un roman médiéval aujourd'hui perdu, sans doute la première adaptation autochtone de la matière de Bretagne en Espagne. Aussi remarquera-t-on que le barbier cervantin lui permet d'échapper au bûcher. Car ce qui est résolument condamné, ce n'est pas tel roman de chevalerie hérité d'une création médiévale, mais la perpétuation et la prolifération du genre par imitation servile. Il faut dire que ces ouvrages ont été le plus grand succès de librairie du Siècle d'or. Une soixantaine de textes originaux ont été composés après 1500. L'*Amadis* a suscité une longue série d'autres *Amadis*, comme le *Palmerín de Olivia*, publié en 1511, à suscité nombre d'imitations qui ont constitué l'autre grande famille chevaleresque. On a dénombré pas moins de douze *Amadis* originaux et six *Palmerines*, sans compter les imitations partielles et les fictions indépendantes. Le curé et le barbier épargneront les flammes à deux ou trois d'entre eux auxquels ils reconnaissent quelque valeur littéraire et à condition de les purger de leurs scories. Les autres rejoindront le bûcher par étagères entières. Il en va de même avec les romans pastoraux, ces « petits livres » que les deux censeurs cervantins examinent rapidement aussitôt après.

Cervantès, par le truchement du curé et du barbier, reproche aux livres de chevalerie leur immobilisme et leur

Cervantès captif à Alger



Au large des Saintes-Maries-de-la-mer, près du pays salé de Camargue, la galère *El Sol*, qui le ramène en Espagne, est attaquée et capturée par le pirate barbaresque Arnaut Mami, qui entraîne ses prisonniers à Alger. Cervantès y restera cinq ans. Après quatre tentatives d'évasion, il est gracié par le pacha d'Alger et enfin racheté par les frères trinitaires. Pendant sa détention, Cervantès s'est remis à l'écriture. Il a rédigé, au milieu des misères du bagne, ce qui deviendra son premier livre publié, *La Galatea*, un roman pastoral, en prose et en vers.

À son retour en Espagne, il continue son errance. D'une ville à l'autre, d'un amour à un mariage, c'est la compagnie des poètes qui le retient le plus. Mais il faut gagner de quoi dépenser dans les tavernes littéraires de la Porte de Guadalajara à Madrid où Góngora, Tirso de Molina, Luís de León ou Quevedo poursuivent en sa compagnie des discussions véhémentes. Cervantès fait du commerce pour l'Invincible Armada. Il achète et réquisitionne comme il peut. Entre 1589 et 1600, il fera quelques séjours à la prison de Séville, pour absence de résultats, comptabilité douteuse, ou pour s'être attaqué, un jour de distraction, aux biens de l'Église... La légende veut que ce soit au cours de sa dernière incarcération qu'il ait rédigé la première partie de *Don Quichotte*. Pourquoi pas ? Dans un texte que les spécialistes lui attribuent, il décrit cette prison de Séville et l'étrange règle qui la mène : on y reçoit des femmes, on y fait du commerce, on y passe du statut de prisonnier à celui de gardien pour y faire fortune, on y entre et en sort comme dans un moulin... « En général, soit de leur

propre autorité, soit parce qu'on le leur demande de façon pressante, les geôliers de ladite prison relâchent un très grand nombre d'individus emprisonnés pour dettes et même pour délits. Et il arrive que, à la suite de plaintes sur cette conduite des geôliers, des juges viennent inspecter la prison. Pour cela, ils prennent les clés des portes, les gardent sur eux, et commencent à dresser la liste des prisonniers. Avant qu'ils aient fini, même s'il manquait cent prisonniers, voilà que tout le monde est bien présent : c'est qu'on a averti les absents en toute hâte, qui accourent et pénètrent par le toit ou par d'autres endroits connus d'eux, de sorte qu'ils sont inscrits sur la liste du juge, comme s'ils avaient été présents dès le début. Et ceux qui les ont avertis sont si experts à la manœuvre qu'un seul regard des geôliers leur suffit pour qu'ils courent œuvrer au rassemblement. » Dans un tel établissement, pourquoi n'écrirait-on pas un livre ?

Janvier 1605 voit donc la naissance de *Don Quichotte*. Au tout début du siècle, Philippe III a transporté la cour à Valladolid. Mais c'est dans toute l'Espagne, sur le parvis des cathédrales, dans les fermes, sur les places des villages, que résonnent les aventures du Chevalier à la Triste Figure. Le peuple aussi fait un triomphe à ces récits moqueurs qui raillent la noblesse.

Or tout triomphe a ses revers et ses embarras : pendant que Miguel de Cervantès travaille à la seconde partie du *Quichotte*, au milieu d'un succès sans cesse grandissant, le libraire Felipe Roberto, de Tarragone, imprime et diffuse la suite. Un faux, signé Alonso Fernández de Avellaneda. Personne n'a jamais su qui se cachait derrière ce pseudonyme ronflant. Mais Cervantès presse le pas. Et la *Segunda parte del ingenioso cavallero Don Quixote de la Mancha por Miguel de Cervantes Saavedra (autor de la primera parte)*, est finalement publiée dix ans après la première, en 1615, accompagnée d'un prologue qui sent le règlement de compte : « Avec quelle impatience, lecteur, que tu sois noble ou plébéien, tu dois attendre ce prologue, espérant y trouver reproches, ripostes et représailles contre l'auteur du second *Don Quichotte* – je veux dire de celui qui a vu le jour à Tarragone, d'un père qui serait né à Tordesillas. Sur ce point, je crains de te décevoir ; car si les injures éveillent la colère jusque dans les cœurs les plus humbles, le mien fait exception à la règle. » Suivent trois pages de reproches emportés...

conservatisme. Sous prétexte d'invention, ils ne sont qu'imitation. Sous prétexte d'imagination, ils ne sont que répétition des mêmes fables invraisemblables. Seul celui qui les ridiculise en se voulant l'incarnation de ces héros achève le cycle des chevaliers errants : il l'accomplit tout en lui donnant le coup de grâce. Ainsi peut naître une littérature vraiment nouvelle. Comme le dit Juan Goytisolo :

« Après des siècles d'improvisation encourageante, Cervantès se retrouvait au carrefour des "genres". Les modèles littéraires de la Renaissance, superposés parfois aux courants thématiques médiévaux, s'étaient figés en moules. Les auteurs du XVI^e siècle se contentaient d'y introduire comme aujourd'hui un matériau de remplissage : roman de chevalerie, roman pastoral, roman byzantin, roman picaresque... Chaque genre déterminait l'argument et imposait sa propre vraisemblance (...) Seul Cervantès eut l'audace et le génie de se colleter avec les diverses vraisemblances littéraires, il les culbuta, les entremêla, les détruisit, pour ériger son chef-d'œuvre sur leurs décombres et leurs ruines. Son zèle libérateur marque l'avenir, fonde la modernité romanesque. »

« L'héritage de Cervantès » in *Juan Goytisolo ou les paysages d'un flâneur*, Fayard, 1996.

— D.B.

Une nouvelle fois, le succès est considérable. Mais un an plus tard, le 23 avril 1616, Miguel de Cervantès meurt à Madrid, dans sa soixante-huitième année. Le même jour, à Stratford-sur-Avon, dans la verte campagne anglaise, William Shakespeare s'éteint. Le même jour? Oui, le 23 avril 1616. On a beaucoup, et souvent complaisamment écrit sur cette extraordinaire coïncidence, qui permet d'enfoncer le gros clou d'une époque qui s'achève. Pourtant, s'il est question, en la matière aussi, de dire la vérité, il faut bien relever que deux calendriers différents avaient alors cours en Angleterre et en Espagne, et que les deux géants ont dû mourir à dix jours d'intervalle. Ça change tout?...

Dans tous les pays d'Europe, le destin du livre de Cervantès a subi celui de ses traductions qui, au fil des siècles, l'ont plus ou moins servi. C'est une autre histoire, que nous conterons demain. En Espagne, le texte est longtemps resté celui de l'édition originale, ou presque (voir l'entretien avec Francisco Rico). Les siècles passant, la langue s'est peu à peu éloignée de celle du livre. Et les lecteurs populaires se sont faits rares. En 1921, alors que la confusion politique, les grèves et les attentats anarchistes minent le règne d'Alphonse XIII, alors que les troupes espagnoles sont décimées au Maroc, un décret royal fait obligation aux écoles... d'enseigner *Don Quichotte* aux enfants! Aussitôt, le philosophe José Ortega y Gasset s'insurge et lance la polémique. Pour d'autres raisons, Antonio

Zozaya renchérit, affirmant que *Don Quichotte* n'est pas un livre pour les enfants, car sa lecture « ne prépare pas à la vie » (ce qui est sûr, c'est que, curieusement, il n'y a aucun enfant dans *Don Quichotte*). Évidemment, comme le savent bien Ortega y Gasset et tous les parents du monde, la pire manière de vouloir faire lire un livre, c'est de le rendre obligatoire.

Don Quichotte était trop grand pour rester dans le livre. Dès les premiers jours où ses aventures furent contées en place publique, il s'est échappé des pages du roman de Cervantès vers d'autres espaces : le folklore, les arts, la philosophie, et le langage ordinaire, où il est devenu nom commun, décliné en adjectif. Aujourd'hui encore, où peu de gens ont véritablement lu le livre, chacun est à peu près capable d'en désigner des territoires, d'en évoquer des épisodes.

Tous les livres se mesurent à la question de la vérité. Mais comme *Don Quichotte*, tous ceux qui, mystérieusement, arrivent à passer les siècles, à déjouer les pièges du temps et de l'oubli, posent au cœur même de leur récit le jeu de l'imaginaire et du réel. C'est ce qui explique sans doute le destin hors du commun de ce texte. C'est en tout cas ce qui le met naturellement au cœur de ce Banquet lancé tout entier sur les pistes de la vérité.

— J.-M. M.

(Demain : l'histoire d'une traduction)



Cervantès et ses contemporains

De qui (et de quoi) est-on le contemporain ? À ne collationner que les faits et les dates, quand Cervantès naît, un beau jour de 1547, François I^{er}, roi de France et Henry VIII, roi d'Angleterre, disparaissent. Nos vagues souvenirs de lointains cours d'histoire font aussitôt affleurer à notre mémoire quelques images (portraits, batailles, Camp du drapeau d'or, reines décapitées, Renaissance) qui nous permettent de situer vaguement et paresseusement une époque révolue : encore dix ans de Charles-Quint, puis viendront Philippe II et Élisabeth d'Angleterre, dont Cervantès sera, donc, le contemporain. Ne faut-il pas plutôt rappeler qu'il y a un demi-siècle à peine l'Espagne catholique a définitivement conquis l'Espagne musulmane (c'est le temps qui sépare à sa naissance un quadragénaire d'aujourd'hui de la première Guerre Mondiale : sans doute pouvait-on encore entendre vers 1550 des témoignages directs sur le siège de Grenade !). Un demi-siècle s'est écoulé pareillement depuis que Christophe Colomb a mis le pied sur le sol de ce qui deviendra l'Amérique. Quand Cervantès naît, le Mexique est conquis depuis vingt ans et le Pérou depuis douze ans à peine. Voilà deux événements (la conquête de Grenade et la conquête de l'Amérique) dont Cervantès est vraiment le contemporain. Non qu'il les ait connus lui-même mais bien parce qu'il a vécu toute sa vie avec leurs marques profondes et leurs conséquences durables. Ils ont bouleversé le destin de l'Espagne comme le sien propre. Quant à l'Europe des lettres, l'auteur du *Quichotte* n'avait que six ans quand Rabelais est mort, alors qu'il était à peu près quadragénaire quand disparurent Ronsard (en 1585) ou Montaigne (en 1592). Pourtant, qui est plus éloigné de Ronsard et plus proche de Rabelais ? Qui mieux que Cervantès et Rabelais a su se laisser guider par son imagination, a mêlé pareillement culture orale et culture écrite, a fixé ses propres règles tout en signalant au passage les normes et les genres établis, en s'y coulant parfois pour mieux les pulvériser ? Cervantès est le contemporain de *Gargantua* et de *Pantagruel* même si un accident de l'Histoire a fait naître leur créateur beaucoup plus tôt. Mais ce décalage a été fécond :

Rabelais a remis à l'envers, et pour longtemps, au profit de la littérature inventive, le monde que la Renaissance voulait arracher aux affres du Moyen Âge. Arrivé plus tard, Cervantès en a profité pour tracer les lignes de fuite du roman moderne. Reste Shakespeare, qui a poussé la confraternité jusqu'à exhaler son dernier soupir à l'unisson de l'auteur de *Numance*. La scène espagnole de son temps n'a rien à voir avec le théâtre élisabéthain. Les premiers théâtres permanents ne s'installent à Madrid qu'autour de 1580 et Lope de Vega, le « Phénix » omniprésent et prolifique, inventeur de la *comedia nueva*, n'a alors que dix-huit ans et un grand avenir. Lope de Rueda, le comédien « à l'ancienne » aimé et admiré par Cervantès a disparu depuis quinze ans. L'auteur du *Quichotte* a bien été un homme de théâtre, mais un homme de théâtre malheureux. En se frottant aux tout puissants *autores*, ces acteurs-metteurs en scène des places publiques et privées qui modelaient à leur façon les textes quand ils ne les réécrivaient pas pour se les approprier, Cervantès a connu peu de gloire et beaucoup de déboires. Un destin bien différent de celui de Shakespeare. Reste qu'à chercher ailleurs en Europe, on en oublierait presque ce qui pourtant est essentiel : les contemporains espagnols de Cervantès. S'il est mort avec Shakespeare, il est né avec Mateo Alemán, auteur (en 1599 pour le premier volume) du *Guzmán de Alfarache*, sans doute le chef-d'œuvre d'une littérature que l'on qualifiera plus tard de « picaresque ». L'anonyme *Lazarillo de Tormes* en avait donné le ton en 1554. Cervantès avait sept ans. Il en avait douze quand Montemayor publia sa *Diana*, parangon des romans pastoraux, quatorze à la naissance de Gongora, l'auteur des *Solitudes*, trente-trois à la naissance de Quevedo qui précéda d'un an la mort de Thérèse d'Ávila (1581) et de onze ans celles de Saint Jean de la Croix et Fray Luis de León. Cervantès avait alors quarante-quatre ans et n'avait pratiquement publié que la *Galathée*, son roman pastoral. C'était en 1585. *Don Quichotte* attendra vingt ans de plus. Quand il paraît, Calderón et Baltasar Gracián sont encore dans les jupes de leurs gouvernantes.

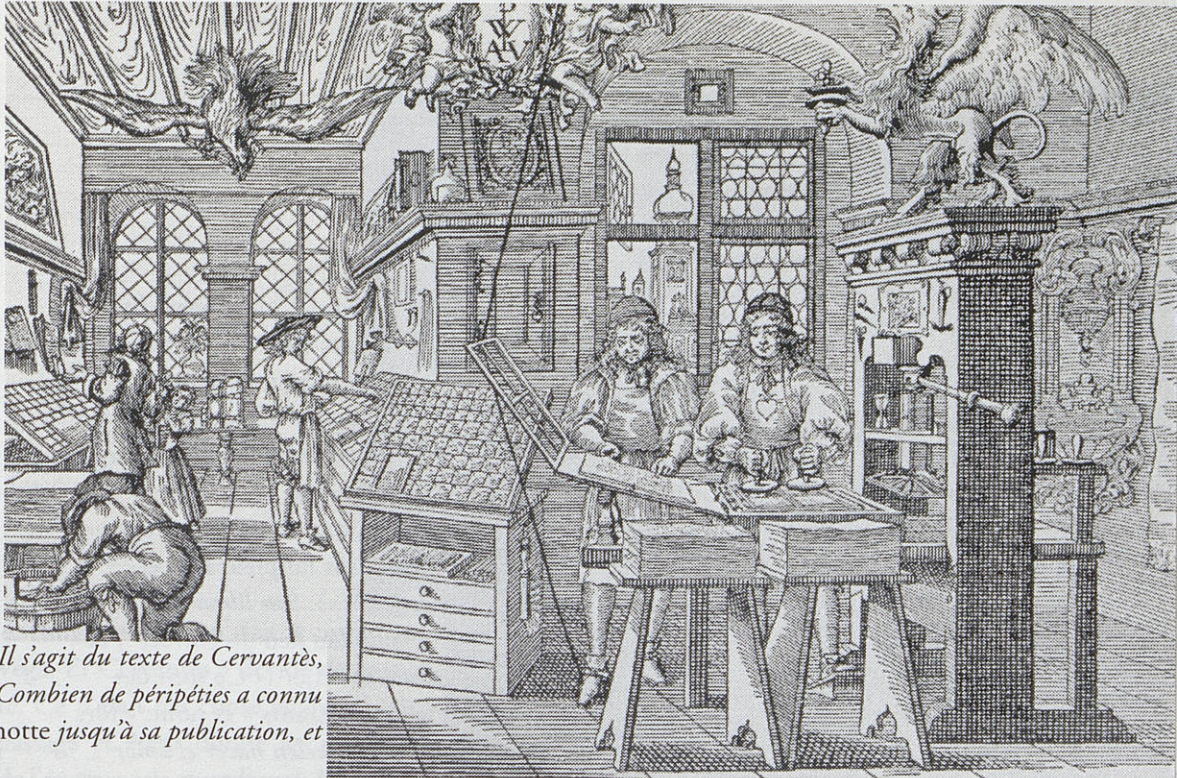
— D.B.

entretien

« El Quijote enfin édité »

Entretien avec Francisco Rico, responsable de la première édition critique du roman de Cervantès (extrait de *El País*, 18 avril 1998)

Francisco Rico. — Le lecteur moderne qui n'est pas un spécialiste est nécessairement égocentrique : il met ce qu'il lit en relation avec sa propre expérience et ses propres connaissances. On demande très souvent aux classiques de dire la même chose que ce que nous disons, pensons ou ressentons. C'est la fameuse « actualité des classiques ». Mais il est de plus en plus clair que ce que nous cherchons chez les classiques, ou chez n'importe quel auteur, ce n'est pas *le même* mais *l'autre*. La distance, justement. Pour savoir ce que nous savons déjà, nous n'avons pas besoin de lire des livres. D'une certaine façon nous cherchons toujours *l'autre* : le différent, le nouveau. Nous nous retrouvons nous-mêmes à travers les classiques non pas en nous apercevant qu'ils sont comme nous, mais en vérifiant qu'ils sont différents. C'est ce qui arrive, en réalité, avec toute littérature. Ceci posé, il est indispensable d'aller au plus près de la langue de l'auteur. L'éditeur d'un texte classique, en ce sens, doit franchir la distance, mais sans l'annuler. Ainsi, si le *Quichotte* commence avec le fameux *En un lugar de la Mancha...*, il est nécessaire de préciser que *lugar* ne signifie pas simplement *sitio* (endroit, lieu) comme nous le comprendrions nous, mais une entité de population très précise, plus importante que le village mais moindre que la ville. C'est là toute l'importance de l'annotation : indiquer que Cervantès en parlant de *lugar* faisait référence à une bourgade de taille moyenne.



Gravure sur bois d'Abraham von Werdt représentant une imprimerie allemande au XVII^e siècle.

José Andrés Rojo. — *Il s'agit du texte de Cervantès, mais jusqu'à quel point ? Combien de péripéties a connu le texte original du Quichotte jusqu'à sa publication, et combien d'autres après ?*

— Cervantes met de longues années à écrire le *Quichotte* : dans une auberge, dans une prison... Une fois le manuscrit terminé, il est mis au propre par un *amanuense*, un copiste professionnel qui le transcrit d'une écriture très régulière avec un nombre déterminé de lignes par page afin que les éditeurs, l'imprimeur, puissent calculer la dimension du livre. Mais n'entrons pas dans les détails techniques. C'est le premier pas : le manuscrit autographe. Et le second : la copie au propre. Cette nouvelle version passait ensuite à la censure où elle était retouchée : certaines choses ont été enlevées à ce moment-là. C'est pourquoi il se trouve, par exemple, des passages du *Quichotte* où les faits ne concordent pas. Il peut s'agir d'une délicate question de droit canonique et il semble qu'il y ait des incongruences dans le texte. Il est possible que la manière dont Cervantès avait traité la question n'ait pas été orthodoxe et que les censeurs aient supprimé un paragraphe. Le nouveau texte révisé par la censure passe alors dans les mains du prote qui le lit et y ajoute la ponctuation. Cervantès n'avait mis ni point ni virgule : à son époque, les auteurs ne les utilisaient pas, ils étaient réservés au prote. Chaque imprimerie avait ses habitudes orthographiques, comme aujourd'hui chacune a ses habitudes typographiques. Le pas suivant est franchi quand le texte arrive entre les mains des ouvriers typographes qui, eux aussi, ont leurs propres habitudes. Si bien qu'entre le texte original de l'auteur et le texte imprimé il y a au moins

quatre intermédiaires : le copiste, le censeur, le prote, le typographe. Quiconque a un minimum d'expérience en ce domaine sait bien que toute nouvelle copie multiplie les erreurs. La seule chose à faire est donc de passer de la version ultime, le texte imprimé, au texte original de Cervantès, en essayant d'éliminer toutes les erreurs qui se sont produites en chemin. Cela veut dire qu'il est possible que dans la première édition se trouve déjà une série de « trahisons » de l'original...

Cette première édition est criblée d'erreurs, de la page de titre à la dernière ligne. Éditer un texte est donc une affaire compliquée : il ne s'agit pas simplement, comme beaucoup le croient, de taper un texte à la machine. Ce texte peut exister sous différentes formes, parce que les auteurs ont décidé de corriger leurs premières versions par exemple. Dans le cas du *Quichotte*, Cervantès a apporté des corrections à la première, la deuxième et la troisième édition de la première partie de son texte qui ont été imprimées de son vivant. C'est là que se situe, par exemple, le célèbre épisode où l'âne de Sancho lui est dérobé. Quand le *Quichotte* est paru, nombre de lecteurs se sont étonnés que l'on parle de l'âne volé sans que le vol ait jamais

Les coquilles du cervantisme par Francisco Rico

Depuis exactement un siècle, en particulier depuis quinze ou vingt ans, la tradition du cervantisme a été non pas tant d'éditer le *Quichotte* que de copier aveuglément la première édition de chaque partie (I, 1605 et II, 1615), souvent en vénérant, comme si elles appartenaient au texte original de l'auteur, les erreurs manifestes que les typographes ont introduites par centaines et que dans de très nombreux cas des éditions plus anciennes, révisées ou non par Cervantes, avaient corrigées avec l'assurance que leur donnait un indiscutable sens de la langue. Ainsi le *Quichotte*, au lieu d'être débarrassé de ses fautes d'impression, est revenu en arrière en se chargeant à nouveau de toutes sortes de coquilles : fautes d'expression, mots inouïs ou inexistantes (*resulucire*, *hepila*, *creeo*, *rumpantes*, etc.), des absurdités comiques et, en général, des déformations du texte de Cervantes. On n'en prendra pour preuve que ces quelques passages, tels qu'ils

apparaissent dans les premières éditions et dans la plupart des éditions récentes, et tels qu'ils sont restitués dans l'édition de l'Institut Cervantes :

Aquella tempestad de palos que sobre el vía (alors qu'il fallait lire :) *sobre el llovía* /I,4/ (« Cette tempête de coups de bâtons qui sur lui pleuvait » et non : « viait (?) »). *Son libros de entendimiento* (au lieu du correct :) *entretenimiento* /I,6/ (« Ce sont des livres fort divertissants » et non : « fort intelligents »). *Suelen hacer el amor con impetu* (au lieu de :) *Suele nacer el amor con impetu* (II, 58) (« L'amour naît impétueux » et non : « Ils font l'amour avec impétuosité »), etc. Dans les cas extrêmes, la prétendue fidélité aux éditions princeps masque en réalité le fait que l'on n'a pas eu recours aux impressions originales mais à des fac-similés modernes qui, sans exception, abondent en retouches arbitraires et en défauts de reproduction qui bien souvent les altèrent gravement. Deux éditeurs en sont même arrivés, ces dernières années, à insérer dans le texte du *Quichotte* un bandeau en caractères modernes qui avait dû se coller par inadvertance sur la planche ou le cliché utilisé par l'imprimeur du fac-similé... (*El país*, 18 avril 1998, trad.: D. Blanc)



été mentionné. Tout le monde en riait, à commencer par Lope de Vega. Et Cervantès a décidé de corriger cette absurdité. Ce n'était pas chose facile : il fallait rajouter un passage et étant donné les conditions d'impression de l'époque cela compliquait le travail de réédition. Mais Cervantès, qui avait par ailleurs une très mauvaise mémoire, a décidé de corriger à tout prix ce cafouillage. Il a révisé l'ouvrage et décidé que le vol de l'âne devait se situer à tel endroit... et il s'est à nouveau trompé. Il a situé le vol de l'âne très longtemps avant que l'on ne mentionne sa disparition. Ce qui fait que nous lisons aujourd'hui l'épisode du vol de l'âne, puis nous rencontrons Sancho monté sur l'âne, et nous retrouvons plus tard les anciennes allusions à sa disparition. Dans ce cas, l'interpolation est de Cervantès lui-même, nous en avons la preuve.

— *Il n'est donc même pas possible de se fier à la première édition ?*

— Non, même si depuis un siècle il existe cette obsession de l'édition d'un *Quichotte* totalement fidèle à la première impression. Il est curieux que la manière dont on a *progressé* dans l'édition du *Quichotte* ait conduit à les rendre « de plus en plus bancales » à cause de cet entêtement à se fixer exclusivement sur la première édition et à ne pas prendre en compte les variations et les corrections qui ont été faites y compris du vivant de Cervantès. Ainsi les éditions de ce dernier siècle ont été toujours plus imparfaites et c'est une absurdité. Le vrai problème c'est d'être fidèle à l'auteur et non d'être fidèle à la première édition du livre. Dans les notes complémentaires de notre édition, chaque variante par rapport à la première édition est spécifiée et raisonnée.

Un texte classique n'est pas écrit pour les spécialistes de la littérature du Siècle d'or. C'est encore plus vrai dans le cas du *Quichotte*, qui reste un texte extraordinairement vivant, qui nous fait toujours rire quand nous le lisons aujourd'hui. Mais il faut prendre en compte le fait qu'il y a deux temps dans la lecture d'un classique. Celle qui procède en suivant le texte et en consultant les notes de bas de page dès qu'un doute surgit. Les classiques sont des classiques pour cette raison : parce qu'on les lit plus d'une fois et en les approfondissant un peu plus à chaque fois. Voilà pourquoi nous avons édité un tome complémentaire où se trouve toute l'érudition, les polémiques, les références, etc. Notre intention a été d'être très didactiques, de faire une archéologie minutieuse de la vie quotidienne à l'époque de Cervantès avec une grande rigueur. Si une auberge apparaît, nous expliquons ce qu'est une auberge. Nous présentons les images d'une auberge, des plans, etc. Nous reconstituons les costumes du temps à l'aide de manuels de tailleurs de l'époque, des patrons et des figurines. La même chose pour les armes et autres. Il y a par ailleurs des thèmes traités dans leur ensemble, par exemple les livres de chevalerie. Ce *Quichotte* n'est pas seulement un livre, mais toute une bibliothèque.

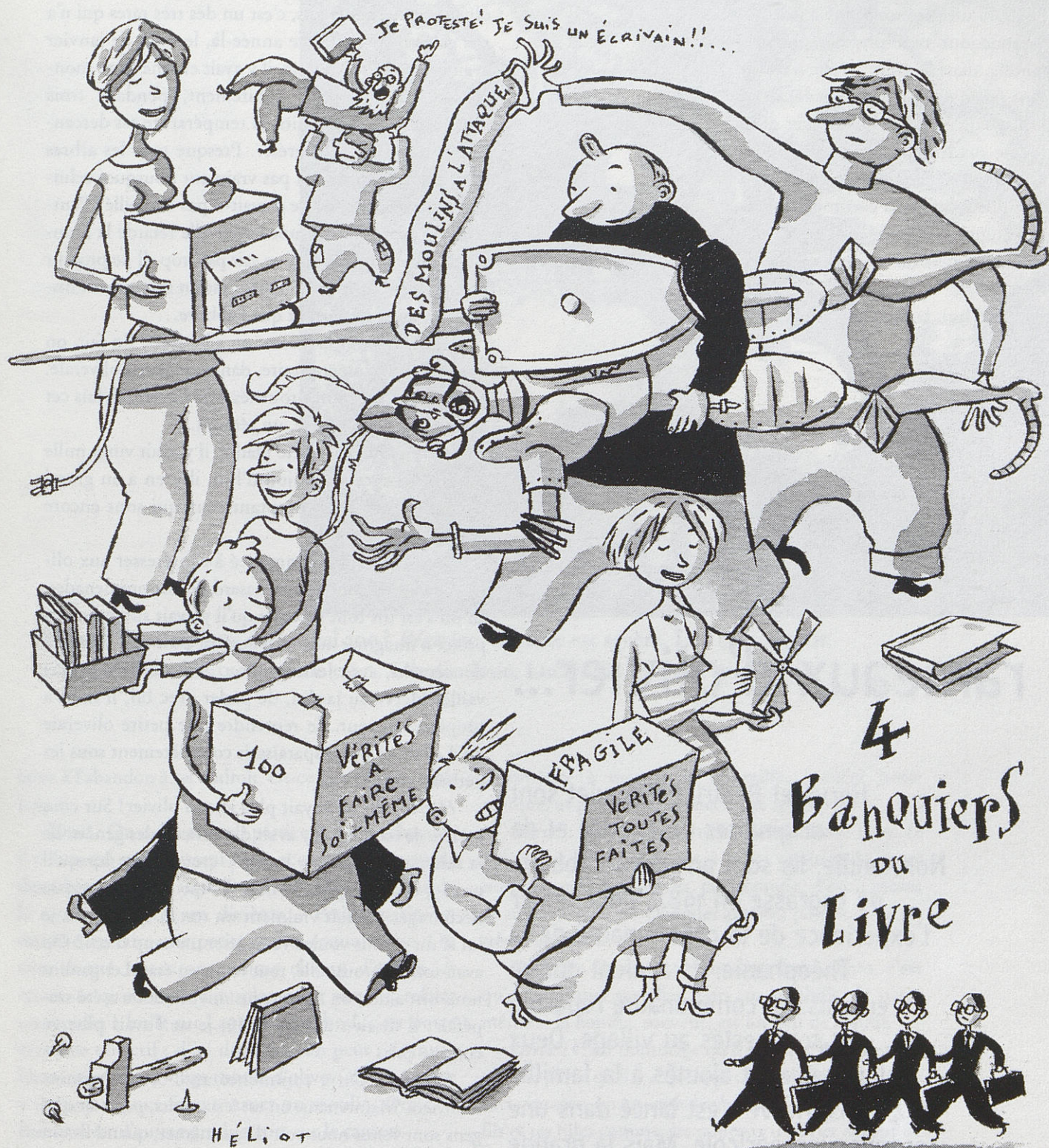
— Dans les notes de bas de page, quelle est la part de l'interprétation du texte ?

— L'interprétation est donnée au compte-gouttes. Il ne faut pas offusquer le lecteur ni l'arrêter dans sa lecture par des considérations qui ne seraient pas strictement nécessaires. Il est certain que le *Quichotte* peut être lu en ne comprenant pas la moitié des choses, parce qu'il en survit encore beaucoup. Mais il est vrai aussi que celui qui ne le comprend pas dans son contexte historique et social ne comprend pas le livre. L'important, de toute façon, est de hiérarchiser et de distinguer chaque niveau, chaque moment de lecture. Pour boucler la boucle, et avec l'idée que le lecteur puisse contrôler notre travail, nous avons même inscrit un point quasiment invisible qui, de page en page, renvoie aux folios de la première édition.

— Finalement, d'où vient cette passion pour le *Quichotte* ?

— Pour le dire de manière un peu abrupte, je n'avais jamais écrit une ligne sur le *Quichotte*. Je me suis consacré au Moyen Âge, entre autres choses. Mais quand j'ai dû réaliser la *Biblioteca Clásica*, le problème s'est posé : comment y inclure un *Quichotte* ? Et l'on a pensé avec l'Institut Cervantes que ce devait être une entreprise à caractère international. Nous avons alors distribué le travail. Le thème fondamental de mon travail, de ma vie, celui auquel j'ai consacré plus de deux mille pages, c'est la prose de Pétrarque. La prose de Pétrarque est merveilleuse. Mais je me sentais dans l'obligation d'appliquer ce que j'avais appris à une meilleure connaissance des grands auteurs espagnols et j'ai inventé la « Bibliothèque classique ». Dans une telle collection, quel plus grand texte que celui du *Quichotte* ? Et j'ai fini par embarquer tout le monde. Afin que dans cette édition on retrouve tout ce que l'on sait, mais soigneusement réparti et hiérarchisé. La meilleure œuvre que j'ai pu faire pour le commun des mortels, c'est ce *Quichotte*. Tout ce que j'ai appris, je voulais le voir fructifier dans une œuvre. C'est là toute l'aventure : filtrer toute la bibliographie afin qu'elle se retrouve en un seul lieu.

(Propos recueillis par José Andrés Rojo, trad. D. Blanc)



La photographie dit-elle la vérité? Ce qu'elle masque n'est-il pas souvent plus important que ce qu'elle révèle?

À partir de ces questions, familières aux photographes et aux gens d'images, nous avons proposé aux habitants de Lagrasse un exercice de style.

Chaque jour, nous photographions une famille, dans le cadre qu'elle a choisi.

Une façon pour elle de décider de l'image qu'elle souhaite donner d'elle-même aux lecteurs de *Corbières Matin*.

Puis nous développons le cliché. Commence alors la confrontation avec le résultat, avec cette vérité qui ressemble plus ou moins à ce que l'on s'imaginait.

Aujourd'hui, la famille Pasquiet.

Hervé : Là, on est à la sortie de Lagrasse, sur la route de Saint-Pierre-des-Champs, dans une très vieille olivette, qu'on appelle le Roc des canards; cet olivier a deux cents ans, c'est un des très rares qui n'a pas gelé en 1956. Cette année-là, le mois de janvier avait été très doux. Donc, il y avait eu une forte montée en sève. Et puis subitement, pendant trois semaines, toutes les nuits, la température est descendue à moins vingt degrés... Presque tous les arbres ont explosé. On ne sait pas vraiment pourquoi celui-là n'a pas gelé. Peut-être n'avait-il pas été taillé? Peut-être son exposition au nord avait-elle retardé la montée de sève? Au fond, on ne sait pas trop. Il ne produit presque rien, mais pour nous, c'est un monument historique, aussi important que l'abbaye...

Béatrice : Pour la photo, on a hésité... En fait, on aurait pu aller, au contraire, dans une jeune oliveraie, parce qu'on est plutôt tournés vers l'avenir. Mais cet arbre-là est un symbole, un témoin...

Hervé : Quand il a été planté, il y avait vingt mille oliviers à Lagrasse! Aujourd'hui, il y en a au grand maximum mille en comptant ceux qui sont encore perdus dans les taillis.

Béatrice : On a commencé à s'intéresser aux oliviers en les rencontrant au hasard de nos promenades. Et on s'est dit tout de suite qu'il y avait sûrement un projet à imaginer autour d'eux. Et puis ça a démarré doucement, avec Jean Poudou. À force de voir travailler Hervé au jardin, de parler avec lui, il nous a proposé, un jour, de reprendre une petite oliveraie qu'il avait, et qui disparaissait complètement sous les herbes.

Hervé : On ne voyait plus aucun olivier! Sur cinq mètres de hauteur, il y avait des ronces, des genêts, de la salsepareille, même Jean n'y croyait pas; lorsqu'il nous a accompagnés là-bas, il s'est dit : ils vont se décourager. C'était vraiment un test. Un an après, je lui ai dit : Vous voulez venir jeter un coup d'œil? On avait tout débroussaillé, tout remis en état. Les gamins nous ont aidés, on s'y est tous mis; Poudou a été stupéfait; il disait : depuis 1940, je ne l'avais plus vu comme ça!

Béatrice : On a commencé avec cette vingtaine d'oliviers. Maintenant, on est à six cents, parce que les gens sont venus nous voir d'eux-mêmes, quand ils ont commencé à voir changer le paysage, à voir apparaître des oliviers là où ils pensaient qu'il n'y avait que des mauvaises herbes. Ils nous ont dit : j'en ai une ving-

Comme des rameaux d'olivier...

Hervé et Béatrice Pasquiet sont originaires de Vendée et de Normandie. Ils sont arrivés à l'abbaye de Lagrasse en 1984, pour tenter l'expérience de la communauté de la Théophanie. Ils avaient quatre enfants. La communauté repartie, ils sont restés au village. Deux enfants se sont ajoutés à la famille. À 46 ans, Hervé s'est lancé dans une reconversion agricole. Mais la grande affaire de la famille, ce sont les oliviers...



Hervé : Ça a été pris dans quel zoo ? *Béatrice* : Marthe est sévère, Luc est songeur, Grégoire est sérieux, Antoine est... Oh dis donc, Lucie, t'as les yeux noirs, toi ?

taine à l'abandon à tel endroit, est-ce que ça vous intéresse ?

Hervé : On a des accords particuliers avec chacun ; il y en a qui nous laissent nous occuper gratuitement des arbres, d'autres à qui l'on donne un cinquième de la récolte, d'autres un dixième... Petit à petit, on essaye d'en faire une petite réalité économique. On s'est donné le canton comme champ d'action. À terme, ce qu'on veut, c'est planter, et surtout, refaire un moulin à huile sur Lagrasse. Au fond, c'est notre véritable objectif : d'ici deux ans, on peut raisonnablement produire vingt tonnes d'olives ; il faut arriver à cinquante pour faire tourner un moulin. Donc, il faut trouver d'autres producteurs sur le canton.

Béatrice : On est à peu près à la moitié du chemin ; on sait qu'il nous faudra 1 500 oliviers pour arriver à en vivre ; modestement, bien sûr. Cette année, on a

commencé à mettre en bouteille, à créer notre marque, et puis on va avancer, pas après pas.

Hervé : Nos enfants nous soutiennent dans ce qu'on fait ; ils participent à tout ; et surtout, ils ne nous reprocheront jamais, par exemple, d'avoir moins de moyens qu'il y a quelques années ; pour nous, c'est très important.

Béatrice : Ce qui est bien, dans cette photo, c'est qu'on est tous installés dans un symbole de paix ; même si la famille, souvent, est un lieu de conflit.

Hervé : C'est dommage qu'il manque Agnès, sur la photo ; parce qu'il y a quelque chose de biblique dans cette image : on connaît le verset du Psaume : « Tes fils et tes filles comme des rameaux d'olivier autour de la table... »

Hervé et Béatrice Pasquiet, 2 rue Tineries, 11 220 Lagrasse (tél. : 04 68 43 13 90).

Jorge Luis Borges

Magies partielles du Quichotte

Il est vraisemblable que les observations que je vais faire ont déjà été formulées, et plus d'une fois peut-être : quelles soient nouvelles ou non, je m'en soucie moins que de savoir si elles sont vraies.

Comparé avec d'autres livres classiques (l'*Iliade*, l'*Énéide*, la *Pharsale*, la *Comédie* dantesque, les tragédies et comédies de Shakespeare), le *Quichotte* est réaliste ; ce réalisme diffère pourtant de façon essentielle de celui que pratiqua le XIX^e siècle. Joseph Conrad a pu écrire qu'il excluait le surnaturel de son œuvre, parce que lui faire place, c'était apparemment nier que le quotidien fût merveilleux ; j'ignore si Miguel de Cervantès partagea cette vue, mais je sais que la forme du *Quichotte* oppose à un monde imaginaire, seul poétique, un monde réel prosaïque. Conrad et Henry James ont romancé la réalité parce qu'ils la jugeaient poétique ; pour Cervantès, réalité et poésie sont antinomiques. Aux géographies vastes et vagues de l'Amadis, il oppose les chemins poudreux et les sordides auberges de Castille ; imaginons un romancier de notre temps qui ferait figurer, dans un récit parodique, les postes d'approvisionnement en essence. Cervantès a créé pour nous la poésie de l'Espagne du XVII^e siècle, mais ni ce siècle ni cette Espagne n'étaient poétiques à ses yeux ; des hommes comme Unamuno, Azorín ou Antonio Machado, qui s'attendrissent à l'évocation de la Manche, lui eussent été incompréhensibles. La conception de son œuvre lui interdisait le merveilleux ; pourtant le merveilleux devait y figurer, ne fût-ce qu'indirectement, comme les crimes et le mystère dans une parodie du roman policier.

Cervantès ne pouvait avoir recours à des talismans ou à des sortilèges, mais le surnaturel, chez lui, est insinué de façon subtile et par là même plus efficace. Au fond de lui, Cervantès aimait le surnaturel. Paul Groussac, en 1924, a observé : « Avec une teinture précaire de latin et d'italien, le bagage littéraire de Cervantès venait surtout des romans pastoraux et des romans de chevalerie, de ces fables qui berçaient la vie du captif. » Le *Quichotte* est moins un antidote à ces fictions qu'un secret adieu nostalgique.

En réalité, tout roman se situe sur un plan idéal ; Cervantès se plaît à confondre l'objectif et le subjectif, le monde du lecteur et le monde du livre. Dans les chapitres qui discutent si le plat du barbier est un heaume, et si le bât est un harnais de guerre, le problème est traité de façon explicite ; d'autres passages, comme je l'ai déjà noté, l'insinuent. Au sixième chapitre de la première partie, le curé et le barbier passent en revue la bibliothèque de don Quichotte ; chose étonnante, un des livres examinés est *La Galatea* de Cervantès, et il se trouve que le barbier est l'ami de l'auteur, et ne l'admire pas trop : il est plus expert, dit-il, en infortunes qu'en vers, et son livre, avec quelque bonheur d'invention, propose quelque chose sans rien conclure. Le barbier, rêve de Cervantès ou forme d'un rêve de Cervantès, juge Cervantès... Nous ne sommes pas moins surpris d'apprendre, au début du neuvième chapitre, que le roman entier a été traduit de l'arabe,

et que Cervantès en a acquis le manuscrit au marché de Tolède, et l'a fait traduire par un morisque qu'il a logé chez lui plus d'un mois et demi tandis qu'il exécutait son travail. Nous pensons à Carlyle, qui fit croire que le *Sartor resartus* était la traduction partielle d'un ouvrage publié en Allemagne par le docteur Diogène Teufelsdröckh ; nous pensons au rabbin castillan Moïse de Léon, qui composa le *Zohar* ou *Livre de la Splendeur* et le donna pour l'œuvre d'un rabbin palestinien du III^e siècle.

Ce jeu d'étranges ambiguïtés culmine dans la seconde partie : les protagonistes ont lu la première, les protagonistes du *Quichotte* sont en même temps lecteurs du *Quichotte*. Ici on ne peut éviter de penser au cas de Shakespeare, qui inclut dans la scène sur laquelle se joue *Hamlet* une autre scène où l'on représente une tragédie qui est à peu près *Hamlet* (la coïncidence imparfaite de la pièce principale et de la pièce secondaire diminue l'efficacité du procédé). Un artifice analogue à celui de Cervantès, et plus étonnant encore, figure dans le *Ramayana*, poème de Valmiki, qui raconte les prouesses de Rama et sa guerre contre les démons. Au dernier livre, les fils de Rama, qui ne savent pas qui est leur père, cherchent refuge dans une forêt, où un ascète leur apprend à lire. Ce maître, chose étrange, est Valmiki ; le livre où ils étudient, le *Ramayana*. Rama ordonne un sacrifice de chevaux. À cette fête vient assister Valmiki avec ses élèves.



Antonio de Pereda
El sueño del caballero
(le Rêve du chevalier).

Ceux-ci chantent au son du luth le *Ramayana*. Rama écoute sa propre histoire, reconnaît ses fils et récompense le poète... Le hasard a produit quelque chose d'analogue dans *Les Mille et Une Nuits*. Ce recueil d'histoires fantastiques dédouble indéfiniment, jusqu'au vertige, la ramification d'un conte central en contes adventices, mais il n'essaie nullement de marquer leurs différents degrés de réalité; l'effet, qui devrait s'exercer en profondeur, est tout en surface, comme un tapis persan. On connaît l'histoire qui ouvre la série : le serment désolé du roi, qui chaque nuit s'unit à une vierge qu'il fait décapiter à l'aube, et la résolution de Schéhérazade, qui le distrait avec des fables, jusqu'au moment où mille et une nuits ont tourné sur leurs têtes et où elle lui montre son fils. La nécessité d'avoir au complet ces mille et une sections a obligé les copistes de l'ouvrage à toutes sortes d'interpolations. Aucune n'est plus troublante que celle de la six cent deuxième nuit, magique entre les nuits. Cette nuit-là, le roi entend de la bouche de la reine sa propre histoire. Il entend l'histoire initiale, qui embrasse toutes les autres, qui – monstrueusement – s'embrasse elle-même. Le lecteur aperçoit-il clairement la vaste possibilité, le curieux péril qui naissent de cette interpolation? Que la reine continue et le roi immobile entendra pour toujours l'histoire tronquée des *Mille et Une Nuits*, désormais infinie et ciculaire... Les inventions de la philosophie ne sont pas moins fantastiques que celle de l'art : Josiah Royce, dans le premier volume de *The World and the Individual* (1899), a formulé ceci : « Imaginons qu'une portion du sol de l'Angleterre ait été parfaitement nivelée, et qu'un cartographe y trace une carte d'Angleterre. L'ouvrage est parfait; il n'est pas un détail du sol de l'Angleterre, si réduit soit-il, qui ne soit enregistré sur la carte; tout s'y retrouve. Cette carte, dans ce cas, doit contenir une carte de la carte, qui doit contenir une carte de la carte de la carte, et ainsi jusqu'à l'infini. »

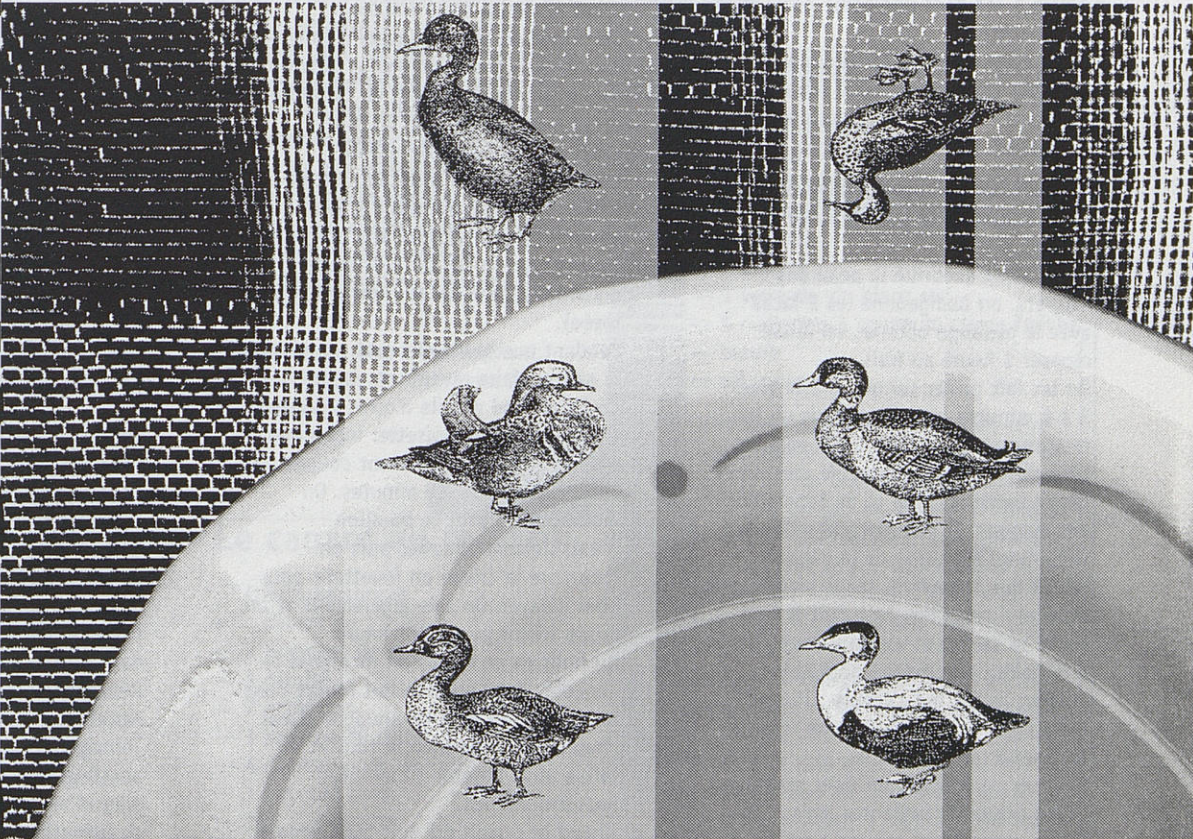
Pourquoi sommes-nous inquiets que la carte soit incluse dans la carte et les mille et une nuits dans le livre des *Mille et Une Nuits*? Que Don Quichotte soit lecteur du *Quichotte* et Hamlet spectateur d'*Hamlet*? Je crois en avoir trouvé la cause : de telles inversions suggèrent que si les personnages d'une fiction peuvent être lecteurs ou spectateurs, nous, leurs lecteurs ou leurs spectateurs, pouvons être des personnages fictifs. En 1833, Carlyle a noté que l'histoire universelle est un livre sacré, infini, que tous les hommes écrivent et lisent et tâchent de comprendre, et où, aussi, on les écrit.

Je le dénonce tout d'abord,
mon canard est un volatile.
Il n'a, messieurs, aucun rapport
avec ces écrits qu'en leur style
de trop spirituels loustics
dénomment des « canards publics ».
Or donc, sans ceux du journaliste,
dont j'excepte les vérités,
le canard compte dans sa liste
quarante-deux variétés!

Détournez les yeux de la boue
dans laquelle il fait son festin.
N'écoutez sa voix qui s'enroue
à cancaner soir et matin.
Et lorsque l'oiseau palmipède
sera devenu gras et gros,
faites-en des daubes et des rôts!

J. Rouyer

le canard



par Sabine Minard
et Colette Olive

recettes

Les magrets grillés avec le miel de Boysède

Pour 4 personnes

- 4 magrets de canard moyens
- 2 cuillerées à soupe de miel de garrigue
- 2 cuillerées à soupe de purée de tomates
- 1 pointe de piment de Cayenne
- sel, poivre

Si vous en avez la possibilité, ayez le courage d'allumer un feu pour avoir une bonne braise car les magrets sont incomparables cuits au feu de bois ou à défaut au barbecue.

On peut aussi les placer sous le gril du four ou de la rôtissoire, ou bien les mettre à sec dans une poêle épaisse ou une cocotte.

Après avoir quadrillé la peau au couteau, veillez toujours à placer le côté gras en premier contre la source de chaleur.

Dans un bol mélanger le miel et la tomate, ajouter le piment, saler et poivrer.

Après avoir quadrillé la peau des magrets, on badigeonne les 2 faces avec le mélange obtenu ; on laisse reposer 1 heure au frais.

On les fait griller sur une braise vive 7 à 8 minutes côté peau, puis on les retourne et on compte 5 à 6 minutes côté chair. Mais le temps de cuisson va dépendre de la taille et de l'épaisseur des magrets. Il est donc conseillé de surveiller l'évolution de la cuisson plutôt que la montre, car le magret doit être servi saignant ; trop cuit il perd toute sa saveur et son moelleux. Piquer à la pointe du couteau pour voir la couleur du jus qui s'écoule : lorsqu'il n'est plus rouge mais à peine rosé, il faut servir sans attendre.

Émincer les magrets en fines escalopes, et les présenter brûlantes avec l'accompagnement qui convient.

On peut proposer une compote de fruits (pommes ou poires), des épinards frais au beurre, mais également des courgettes glacées ou des tomates brûlées à la poêle.

Le canard aux olives avec la sauce chocolat

Pour 4 personnes

- 1 canard de 2 kg
- 300 g d'olives vertes de pays
- 100 g de chocolat noir
- 200 g de crème fraîche
- 50 g de beurre
- 1 litre de bouillon de bœuf (en cube)
- 1 carotte
- 1 gros oignon
- 1 petit bouquet garni
- huile d'olive, sel, poivre

Mettre les olives à dessaler dans un saladier rempli d'eau fraîche.

Découper les abats du canard (ailerons, cou, gésier, cœur) en menus dés. On sale et poivre l'intérieur du canard et on le met à cuire dans un four préalablement chauffé à 240° (thermostat 8) en le retournant de temps en temps, pendant 1 heure environ (il faut vérifier à la pointe du couteau que le jus qui s'échappe est encore saignant car la chair doit être rosée).

Pendant que la volaille cuit, on prépare la sauce : faire revenir en cocotte dans un léger fond d'huile d'olive les abats.

Une fois couleur noisette, incorporer oignon et carotte finement coupés. Le tout doit mijoter 15 minutes. On mouille alors avec le bouillon préalablement chauffé, puis on incorpore la crème en fouettant pour bien délayer. On sale légèrement et on laisse frémir pendant 1 heure.

Au bout de ce temps on incorpore le chocolat que l'on aura fait fondre dans une casserole avec un soupçon d'eau chaude. On mêle bien le tout et on laisse ainsi mijoter 30 minutes supplémentaires.

Quand le canard est cuit mais encore saignant, le découper pour en retirer la carcasse qui va aller dans la sauce et la corser.

Dans un plat allant au four, on dispose les morceaux du volatile, on les recouvre de papier aluminium et on ramène la température du four à 90° (thermostat 3) pour maintenir au chaud tandis que la sauce se termine. On passe alors la sauce au chinois fin,

on remet sur feu doux et on ajoute les olives dénoyautées et coupées en rondelles.

Goûter pour vérifier l'assaisonnement.

À frémissement, incorporer le beurre juste sorti du réfrigérateur en fouettant. On donne un tour de moulin à poivre. La sauce doit être bien lustrée, couleur chocolat.

On nappe les morceaux de canard de cette sauce luisante et fumante. On sert sans tarder.

On peut remplacer le bouillon de bœuf par un bon vin rouge, et servir avec de la polenta fraîche ou des courgettes glacées.

La salade de pourpier avec les magrets et le homard

Pour 4 personnes

- 250 g de pourpier
- 2 magrets de canard
- 1 homard surgelé de 1 kg environ
- 4 cuillerées à soupe d'huile de noisettes
- 1 cuillerée à soupe de jus de citron
- 3 branches d'estragon frais
- sel, poivre

Cuire le homard comme indiqué sur l'emballage.

Le laisser refroidir.

Préchauffer le four à 270°, thermostat 9 et faire cuire les magrets 5-6 minutes de chaque côté. Les retirer du four. Les laisser refroidir.

Laver le pourpier, l'essorer et le sécher dans un torchon.

Répartir la salade sur de grandes assiettes.

Trancher les magrets le plus finement possible, disposer les lamelles de magret en alternant avec des tranches de homard.

Si le homard contenait des œufs, les répartir sur les assiettes pour décorer. Saupoudrer avec l'estragon ciselé.

Arroser avec la vinaigrette à huile de noisettes et au citron.

C'est un excellent déjeuner d'été.

On peut remplacer le magret de canard frais par des lamelles de confit de canard froid.

Les magrets avec les champignons des bois

- Pour 6 personnes
- 3 magrets de canard de 300 g chacun environ
 - 500 g de girolles
 - 600 g de pommes de terre
 - 10 cl de pastis
 - 20 cl de bouillon de volaille (en cube)
 - 300 g de beurre
 - 20 cl de crème fraîche liquide
 - 10 cl de vin blanc sec
 - 2 branches de fenouil
 - sel, poivre

Faire cuire les pommes de terre à la vapeur avec leur peau (12 à 15 minutes à la cocotte-minute selon leur grosseur).

Nettoyer les girolles et les faire revenir à la poêle dans 40 g de beurre, les saler, les poivrer, les laisser cuire sur feu modéré une vingtaine de minutes. Après avoir incisé la peau des magrets, en la quadrillant, on les fait cuire à feu vif à la poêle ou en cocotte. On les place d'abord côté peau, ils cuiront 8 à 9 minutes, et on jettera la graisse de cuisson avant de les retourner, ils cuiront 6 minutes côté chair. Ensuite on les égoutte et on les tient au chaud dans un plat couvert.

Déglicer le jus de cuisson avec le vin blanc, laisser réduire de moitié, mouiller avec le bouillon, et réduire encore de moitié. Incorporer peu à peu 60 g de beurre, en noisettes, à la température de la pièce, tout en fouettant. Réserver.

On épluche les pommes de terre et on les passe au moulin à légumes encore chaudes. On place la purée sur un feu doux et on incorpore le beurre en morceaux, le pastis, la crème, on sale et poivre. On fouette bien pour obtenir un mélange onctueux.

Découper les magrets en fines tranches et les disposer sur les assiettes de service préalablement chauffées, en rosace. Répartir la purée anisée au centre et les girolles autour. Napper avec la sauce, parsemer de brins de fenouil ciselé et servir sans attendre.

La croûte de canard aux noisettes fraîches

- Pour 8 personnes
- 300 g de pâte brisée
 - 200 g de jambon cuit
 - 200 g de poitrine de porc fraîche (ou de saucisse)
 - 1 beau canard
 - 8 fines bardes de lard
 - 150 g de noisettes fraîches
 - 1 sachet de gelée instantanée
 - 40 g de beurre
 - sel, poivre

Désosser entièrement le canard et couper la chair en filets.

Hacher les morceaux qui ne se prêtent pas à la découpe en filets. Hacher également le jambon et le porc. Bien mêler le tout. Saler et poivrer.

Concasser les noisettes ou les passer à la moulinette à persil.

Préchauffer le four à 180°, thermostat 6.

Étaler la pâte brisée. Prendre un moule à tarte à bord haut, le beurrer et le tapisser de pâte.

Recouvrir avec les filets, le hachis de viandes, les noisettes, les bardes de lard, en couches alternées.

Enfourner et laisser cuire pendant 1 h 30.

Retirer du four et laisser tiédir.

Préparer la gelée selon le mode d'emploi. En napper le pâté et laisser refroidir avant de passer au réfrigérateur pendant 3 heures au moins.

Pour démouler plus commodément, il est préférable d'utiliser un moule démontable.

Le canard au romarin

- Pour 4 personnes
- 1 canard de 1,2 kg
 - 2 branches de romarin
 - 1 carotte
 - 2 échalotes
 - 1 branche de céleri
 - 4 champignons de Paris
 - 1 bouquet garni
 - 150 g de beurre
 - 1 verre de Corbières rouge
 - 2 cuillerées à soupe de cognac
 - 1 litre de bouillon de volaille en tablette
 - sel, poivre

Éplucher les légumes et les couper grossièrement. Mettre la moitié du romarin à l'intérieur du canard.

Dans une cocotte contenant 2 noix de

beurre, faire revenir le canard pendant 4 à 5 minutes sur tous les côtés, puis ajouter les légumes et le bouquet garni. Quand le canard est cuit, découper les filets et les cuisses et les réserver au chaud. Hacher grossièrement la carcasse et la remettre dans la cocotte avec le reste de romarin. Mouiller alors avec le vin rouge et le bouillon de volaille et faire réduire des deux tiers à feu vif. Passer la sauce au chinois en pressant sur les ingrédients. Remettre cette sauce dans une casserole et y ajouter le reste de beurre par petites quantités, à feu doux, en remuant avec un fouet. Napper les morceaux de canard de cette sauce liée et servir aussitôt.

On pourra accompagner ce plat de tomates brûlées ou d'une ratatouille bien parfumée.

Le canard aux pêches

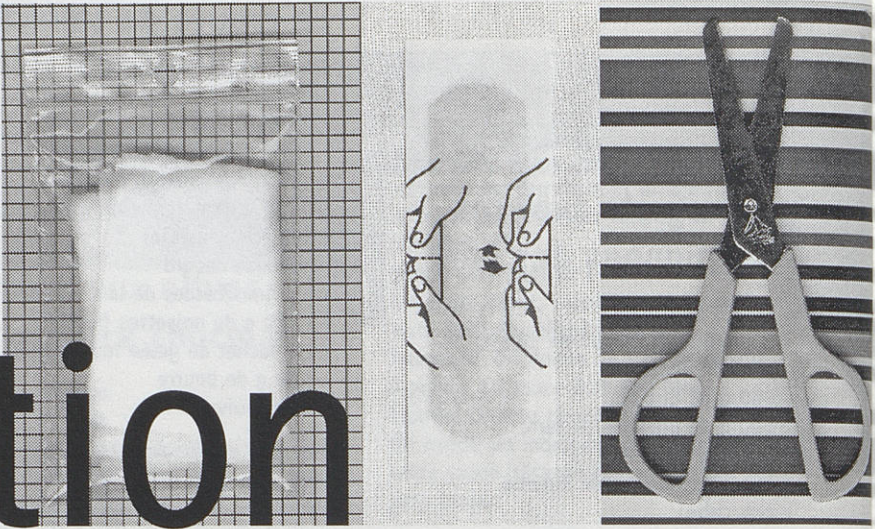
- Pour 4 personnes
- 1 canard de 1,2 kg
 - 4 belles pêches
 - 1 bouquet garni
 - 1 carotte
 - 1 oignon
 - 1 verre de vin blanc sec
 - 5 cuillerées à soupe de crème fraîche
 - beurre
 - sel, poivre

Dans une cocotte allant au four, faire fondre une grande cuillerée à soupe de beurre. Sur ce beurre étaler l'oignon et la carotte coupés en rondelles. Poser le canard sur ces légumes, saler, poivrer, mouiller avec le vin, et maintenir à feu vif pendant 10 minutes. Couvrir et mettre la cocotte au four moyen pour 45 minutes.

Pendant ce temps éplucher les pêches, les partager en deux et les faire pocher doucement dans une casserole avec une cuillerée à café de beurre et un peu de jus de cuisson du canard. Les laisser sur petit feu pendant 5 minutes puis les réserver au chaud.

Dresser les morceaux sur le plat de service, entourer avec les moitiés de pêches, retirer le bouquet garni et dégraisser le jus. Passer au chinois la carotte et l'oignon. Déglicer le fond de la cocotte avec la crème, laisser chauffer doucement et rectifier l'assaisonnement. Napper les pêches avec la sauce et servir le reste en saucière.

balades



Attention danger

Titre provocateur, slogan alarmiste, certes, mais quelques vérités ou simples réalités ne peuvent nuire à la sécurité! Car pour ce quatrième Banquet du Livre, crû 1998, *Corbières Matin* se propose de vous entraîner chaque jour sur les sentiers et les chemins de la région. Afin que ces dix propositions de découverte soient aussi des moments d'émotion et des instants de bonheur complet, nous nous permettons de vous rappeler ces quelques recommandations.

L'environnement sécurisant de nos sociétés modernes tend à faire oublier les risques potentiels qui existent en forêt. Si cette dernière était autrefois considérée comme le lieu de tous les dangers – repère des brigands et des coquins, refuge de loups et d'animaux dangereux, domaine des esprits malins et autres êtres imaginaires inquiétants –, elle apparaît aujourd'hui, aux yeux d'un public qui rêve de retour à la nature, comme accueillante et bienfaitrice. Elle peut cependant se montrer parfois hostile à l'homme.

Quelques conseils avant de partir en balade

De bonnes chaussures de marche, un chapeau en été et de l'eau en quantité suffisante font partie de la panoplie de base de tout randonneur. Une pharmacie

sommaire mais bien étudiée, une carte de la région, des vêtements de rechange ainsi qu'un minimum de nourriture complètent utilement le sac à dos.

En outre, respectez les propriétés que vous traversez et abstenez-vous de cueillir ou de ramasser quoi que ce soit (fleurs, fruits, etc.). Évidemment, ramportez les restes de votre pique-nique et ne jetez rien en forêt. Surtout, n'allumez aucun feu!

Les risques de la forêt

Bien qu'assez rares, les chutes d'arbres ou de branches peuvent se produire particulièrement les jours de grand vent. En dehors des zones touristiques et des aires d'accueil fréquentées, les arbres morts ou dépérissant, qui participent de la biodiversité, ne sont pas systématiquement éliminés. Mais le danger peut venir également de peuplements sains qui s'écroulent comme un véritable mikado lors de tempêtes mémorables répertoriées dans les annales forestières. En cas d'orage, la forêt n'est pas non plus le meilleur abri contre la foudre.

Attention aux exploitations forestières! Aire de loisir pour le promeneur, la forêt est aussi un lieu d'activité économique. Hormis l'abattage des arbres, une certaine prudence doit être observée à la vue des engins forestiers (tracteurs-débardeurs, grumiers, etc.). Les tas de bois et les grumes empilées en bord de route ou sur les places de dépôt sont souvent instables, il faut donc empêcher les enfants d'y grimper.

La chasse fait partie du loisir de prédilection des populations en zones rurales. Traditionnelle et ancestrale, elle participe en outre à la régularisation de la faune sauvage. Néanmoins, la chasse au gros gibier en particulier représente toujours un réel danger. La période de chasse dure habituellement de la fin août au début de janvier et les jours chassés sont les mercredis, samedis, dimanches et jours fériés. Dans les Corbières, les massifs où s'organisent des battues aux sangliers sont à proscrire de la balade dominicale, mais l'espace naturel est suffisamment vaste pour que chacun puisse s'y promener en toute quiétude.

Le milieu forestier comporte des périls plus ou moins dissimulés : des falaises, des crevasses et des avens notamment dans les formations karstiques (terrains calcaires). Il ne faut pas s'approcher non plus des habitations (bergeries, etc.) en ruine. Attention également de ne pas chuter dans des anciens puits ou dans des excavations (trous de mines, anciennes carrières, par exemple) non rebouchées ou partiellement comblées.

Les accidents dus aux animaux sauvages ou venimeux sont extrêmement rares. Pour mémoire, la dernière battue aux loups à Lagrasse remonte au 27 mai 1813, et cet animal qui hante les histoires de notre enfance a malheureusement disparu de nos contrées. Les charges de sanglier, lorsque l'animal est blessé ou traqué, émaillent cependant les récits de chasse. Quant aux animaux venimeux, deux espèces sont à signaler autour de Lagrasse : le scorpion jaune du Languedoc et la vipère aspic. Vous avez heureusement peu de chance de les rencontrer et encore moins d'être piqué. Faites attention toutefois aux guêpes, frelons, abeilles et autres hyménoptères qui provoquent des piqûres douloureuses, mais ces agressions ne sont pas propres à la forêt.

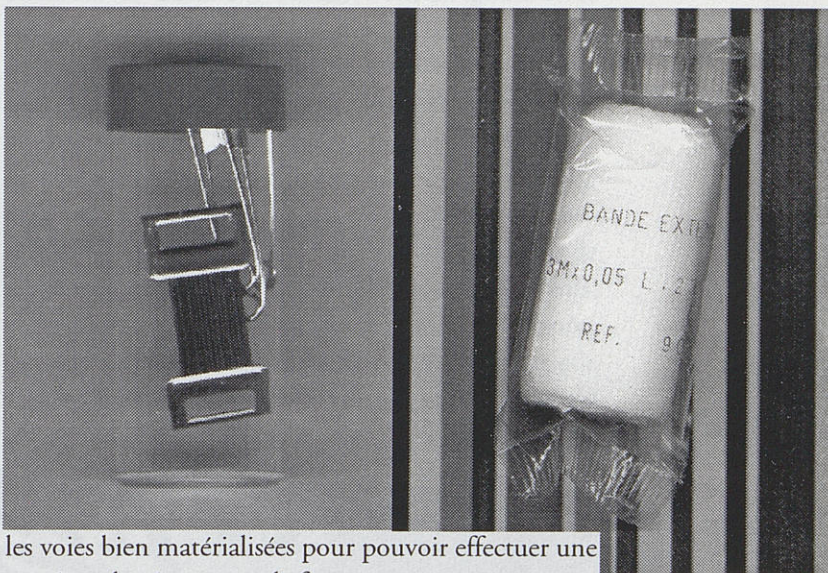
En forêt, il est possible de contracter également quelques maladies gravissimes bien que méconnues. Dans les Corbières, si la rage est encore absente, et si l'échinococcose (maladie parasitaire véhiculée par certains fruits des bois contaminés par les excréments de renard notamment) ne sévit pas non plus, il n'en est pas de même pour la maladie de Lyme. Propagée par les tiques, cette affection parasitaire est à prendre au sérieux par les professionnels de la forêt (bûcherons, forestiers, etc.), mais aussi par un public qui la fréquente assidûment.

Les plantes vénéneuses et toxiques sont légion. Le fruit du redoul (corroyère à feuilles de myrte commune en bord de chemin) est particulièrement délétère. Que ce soit fruit, tige, feuille ou racine, il faut se garder de sucer ou de manger, voire de manipuler, des plantes et autres végétaux inconnus. Dans le règne végétal, les champignons sont aussi à ramasser et surtout à déguster avec circonspection. De plus, les

ronces et autres espèces épineuses (salsepareille, genêt scorpion...) peuvent provoquer de simples égratignures bénignes, mais aussi entraîner des blessures plus ou moins graves. À noter que les pointes acérées des « épines noires » (appelées également prunelliers, épinettes ou pruniers épineux) sont parfois à l'origine d'infections malignes.

En outre, les manifestations allergiques ne sont pas à négliger dans les risques liés à la forêt (notamment celles dues au contact du pollen). Il faut se méfier également des chenilles processionnaires et de leurs nids qui libèrent des poils urticants.

Les incendies de forêt représentent un danger permanent dans la région. Il est préférable de rester sur



les voies bien matérialisées pour pouvoir effectuer une retraite salutaire en cas de feu.

Si se perdre en forêt n'occasionne pas d'ordinaire de conséquences dramatiques dans notre région, il faut toutefois éviter de s'aventurer en dehors des sentiers balisés sans carte ou dans des secteurs désolés sans une bonne connaissance du terrain.

Enfin, à VTT ou à cheval, une attention particulière est de rigueur quant à sa propre sécurité, mais aussi à l'égard des autres usagers de l'espace forestier (vitesse modérée, etc.).

En dernier lieu, les chiens accompagnant les piétons ne doivent pas divaguer en forêt ; tout d'abord pour le respect de la faune sauvage, mais aussi pour la quiétude des autres promeneurs et cavaliers.

Après ces quelques avertissements, partez parfaitement rassuré... et bonne balade !

— par Patrick Valette, technicien forestier de l'Office National des Forêts.

Jacques Réda

Accidents de la circulation

Rue Laferrière

Les plans qui la représentent coudée ou même, approximativement, en quart de cercle, ne donnent aucune idée de l'impression qu'on ressent lorsqu'on emprunte la rue Laferrière à l'improviste. C'est tout en bas de la rue Henri-Monnier qui s'arrête là d'une façon très particulière. Le plus souvent en effet les rues achèvent leur course comme si leur intention profonde était de la poursuivre, supposé que rien ne les en empêchât. Mais elles rencontrent en général deux principaux types d'obstacles : celui d'une rue transversale qui les interrompt brutalement, ou – beaucoup plus déconcertant puisqu'il n'est que théorique – celui d'un simple changement de nom, parfois plus ou moins justifié par une légère modification d'angle ou



de courbure. Dans les deux cas, il semble qu'en dépit de leurs arrière-pensées et de leur élan, les rues se soumettent sans discuter à cette situation frustrante ; qu'elles se disent : « n'en parlons plus », et recouvrent en conscience de leur personnalité propre ce que l'espace refuse tout à coup à leurs ambitions, leurs rêves, leurs désirs. Voudraient-elles devenir des avenues ? Elles savent qu'elles y perdraient de leur caractère et de leur sens, et cela les aide à consentir de bon cœur à leurs limites. Car les avenues, pour la plupart (si l'on écarte des exceptions comme celle de la Soeur-Rosalie, dans le XIII^e, où peu s'en faut que la largeur ne l'emporte sur la longueur), ne s'intéressent pas fondamentalement à elles-mêmes. Tournées vers le dehors qui les appelle et qu'elles ont au moins l'illusion de conquérir et d'organiser, elles n'ont pas de vie intérieure appréciable, aucun goût pour l'introspection. Elles aiment le faste, la gloire, la générosité du mouvement qui les lance droit dans l'étendue pour en magnifier la splendeur. Les rues sont égocentriques, attentives quelquefois jusqu'à l'hypocondrie à leurs malaises, à leurs défauts, ou au contraire presque trop satisfaites de curiosités accessoires qu'elles mettent un peu ridiculement en valeur. Alors que les avenues cherchent, et il arrive qu'elles y parviennent, à entrer dans le chœur des grandes catégories impersonnelles telles que l'espace, le temps, l'ordre, la beauté, les rues demeurent des individus d'une nature complexe et contradictoire qu'il faut accepter comme ils sont, sous peine de ne jamais pouvoir discerner des mérites rarement séparables de leurs travers.

Et voici dans ces conditions ce que la rue Henri-Monnier a de remarquable : elle ne consent pas simplement à finir, ainsi que l'immense majorité des rues. Coupée en biseau comme elle l'est par la rue Notre-Dame-de-Lorette, elle transforme complètement cette fin à son profit. On dirait que d'emblée elle a décidé à la fois de ne pas continuer et de ne pas s'interrompre, mais de se tenir en suspens au bout de la pente où elle s'évase, s'épanouit dans l'inachèvement, créant ainsi une sorte de place. Une sorte, oui. Et avec l'arbitraire qui distingue les responsables de la

toponymie parisienne, on en a pris prétexte pour amputer la rue Henri-Monnier de cette partie essentielle de son être, comme d'un appendice superflu, offert à la voracité présumée d'innombrables candidats qui patienteraient muettement dans les salles d'attente municipales. Ce morceau-là, on l'a détaché en faveur de Gustave Toudouze, dont on ignore s'il se fût réjoui de cet honneur ou scandalisé qu'on l'associe à un mauvais coup. La chose est relativement récente, puisqu'un plan de 1925 que je possède n'en fait aucune mention. Sans doute, l'inventeur de Joseph Prudhomme a-t-il connu le même sort. On l'a imposé à un Bréda qui, en 1830, avait chassé une autre dénomination. Dès lors d'ailleurs qu'ils n'indiquent pas de façon explicite le sens de leur mission (rue du Puits, rue de la Gare, rue de l'Église, rue du Pré), les noms des rues sont de médiocre importance. D'autant que bien souvent le pré, le puits voire la gare ont depuis longtemps disparu. La persistance du nom prend alors un tour ironique ou sarcastique dont la rue peut souffrir. Il vaut mieux donc oublier le nom des rues, si l'on veut les connaître dans leur plus authentique intimité. Entre tous les espaces dévolus à la circulation urbaine, il en existe un qu'on appelle Henri-Monnier, et où l'observateur le moins sagace constatera la présence indiscutable d'un intégral englobant (et annulant) cette enclave Toudouze purement fictive qu'on a prétendu y tailler. Il y verra peut-être comme je le disais « une sorte de place », mais telle qu'on en découvre dans des villages au tracé indécis, et où il n'y a en vérité ni places ni rues dans un abandon heureux aux penchants d'un relief qui fait la sieste. Il s'abandonne déjà lui-même à ces rêves pleins d'air et de lumière qui nous traversent pendant les sommes d'après-midi, l'été, y projetant des ombres et des éclats d'autres heures, d'autres ciels, d'autres arbres, d'autres places dans d'autres villages, comme si sa nette mais faible inclinaison, propice à cette gravitation de métamorphoses, le retenait en même temps de dériver dans le vide et vers la nuit. Ces lieux occupent assez rarement un centre géométrique, rarement aussi se dissimulent à l'écart – et, dans ce cas, relèvent d'un dessein magique différent auquel on ne s'expose pas sans risque. Non. On comprend tout de suite que loin de

compromettre son équilibre, l'élargissement de la rue Henri-Monnier, confisqué pour Toudouze, l'établit au contraire dans un balancement harmonieux, bien que rustique, et dégagé des lois de la symétrie et du rationnel. C'est un triangle à peu de chose près rectangle, planté d'une dizaine de marronniers dont le feuillage, en se penchant, peut échanger des signes d'intelligence végétale avec celui de l'avenue Frochot. On y trouve également une fontaine wallace, deux bancs et, le long de l'hypoténuse, outre la laverie Vitaneuf et le restaurant Le Roustan, deux salons de thé (Le Rosier de l'Inde et Tea Follies) où il semble qu'on ne soit pas obligé de consommer que cette infusion à la terrasse. J'évite cependant de m'y asseoir, sachant à quel point l'immobilité physique entraîne chez moi l'engourdissement des facultés mentales et de la sensibilité aux ondes qu'un site peut diffuser.

Alors je vais et je viens à l'intérieur et autour de ce triangle et, fatalement, quelques pas de trop au-delà de la rue Clauzel me conduisent à l'entrée de la rue Laferrière. C'était cela dont je voulais parler, mais certains récits ont besoin d'un long préambule qui est peut-être leur véritable sujet. Bref je la prends cette rue, malgré ce qu'elle a de rébarbatif après le charme un peu villageois de la précédente, mais en raison de l'attrait qu'exercent toujours sur moi (sans me rendre indifférent aux perspectives fuyant à perte de vue) les chemins agrestes, forestiers ou construits dont les sinuosités nous dérobent la trajectoire. On est tenté de croire qu'ils retardent intentionnellement le moment d'une découverte liée, quant à son importance, au nombre de leurs détours. On finit ainsi par se perdre, et c'est précisément la leçon du chemin, ce point d'incertitude où un promeneur vraiment aventureux saurait déceler la révélation attendue. Mais en général on s'efforce de revenir sur ses pas. La rue Laferrière n'offre d'ailleurs aucune de ces complications d'allure ésotérique. On ne le perçoit pas cependant d'entrée de jeu. Le tournant résolu qu'elle montre pourrait être le premier d'une longue série. Or c'est le seul. Après une centaine de mètres en ligne droite, il infléchit la rue à quatre-vingt-dix degrés, selon une courbe dont l'arc assez ouvert absorbe la brutalité de l'angle. Elle la remplace par cette invite que paraît prononcer le moindre segment de cercle, où s'amorce un mouvement qui tout à la fois céderait à une force tangentielle et tendrait à boucler la boucle ramenant au point de départ. Bordée de hautes façades rigides, impassibles, sans rien apparemment de commun avec les ondulations capricieuses et malicieuses d'un sentier dans un bois, privée



de mystère mais n'en masquant pas moins la zone qui lui succède, la courbure de la rue Laferrière présente un aspect monumental et presque sévèrement pompeux. Le monde confus d'appréhensions qu'agitent dans l'esprit du marcheur les hasards de son itinéraire, elle le transporte en le simplifiant dans le domaine de l'idée, en établit le concept. D'où l'effet très puissant qu'elle produit lorsqu'on s'y engage, entre la rive convexe des immeubles arrondis comme une grosse tour et la rive concave qui corrige leur action centrifuge. Encore dix pas, et l'on comprend qu'on va

retomber dans la rue Notre-Dame-de-Lorette. Mais là, idéalement la boucle se boucle, on se tient dans le giron d'un axiome autorisant, en termes pratiques, à penser que la rue Laferrière tourne encore pour rejoindre la rue Henri-Monnier, le petit triangle en porte à faux où elle se prête à toutes les suggestions des songes.

Rue Crémieux

I

Entre les cubes énormes qu'on a disposés autour d'elle, la gare de Lyon, qui fut monumentale, semble s'être réduite aux proportions d'un gros bibelot. On dirait sa représentation à l'échelle d'une maquette, le tour de force d'un de ces obsédés qui, ne possédant pas de voiture, passent pourtant toute leur existence dans leur garage des Pavillons-sous-Bois, n'en remon- tent que de mauvaise grâce à l'heure de la soupe pour répondre aux objurgations d'une mère ou d'une épouse à la fois effarée et fière de cette monomanie dont s'entretiennent un peu soupçonneusement les voisins. Jusqu'au jour où une exposition à la mairie, un article dans le journal local, voire un petit sujet aux actualités télévisées jettent sur le troglodyte et ses mystérieuses occupations une lumière qui l'auréole d'une gloire d'autant plus éclatante qu'elle est celle des mystiques désintéressés. À quoi s'est-il consacré corps et âme durant un quart de siècle ? À reproduire au 1/45^e la gare de Lyon. Le résultat est un véritable prodige d'exactitude. Munissez-vous d'une forte loupe et scrutez les détails : rien n'y manque. Pas même les verres et les couverts aux tables du restaurant le Train Bleu (car le toit de cette gare se soulève et permet d'admirer les aménagements intérieurs), pas même les magazines et les paquets de cigarettes dans les kiosques de la salle des pas perdus, ni bien entendu la longue fresque où se succèdent villes et campagnes de l'ancien réseau PLM.

Et tout cela bouge : des trains arrivent, d'autres s'en vont ; un ingénieux système électronique, commandé à distance, fait s'animer et circuler des dizaines de véhicules et de personnages entre le bord des quais et les balustrades qui surplombent le boulevard Diderot. C'est-à-dire précisément là où pour l'instant

je m'arrête, un peu troublé, considérant le beffroi devenu comme un sujet de pendule, me demandant si je n'appartiens pas au monde créé par le demiurge des Pavillons-sous-Bois. Voilà qui expliquerait pourquoi, depuis une demi-heure, je n'ai pas cessé de tourner en rond, de reprendre le même chemin qui me ramène devant les guichets où de nouveau j'hésite, avant de revenir me planter en haut des escaliers. Encore plus adroit et puissant que je ne l'imagine, le demiurge m'aurait équipé d'une sorte de conscience individuelle qui me ferait croire à ma liberté. Tous ces flottements à propos d'un voyage que je dois absolument entreprendre, mais dont je rediscute sans fin les conditions, la date, même l'évidente nécessité, ce ne serait donc qu'une façon de donner un sens à la suite de mouvements automatiques auxquels le système m'a soumis. Quoi que je décide (acheter un de ces journaux dont les titres me semblent presque lisibles, un sandwich dont le jambon rose est scrupuleusement imité), voici ce qu'au mieux je peux en conclure : dans l'ensemble des évolutions souvent des plus restreintes (comme celles de ce voyageur que j'ai vu monter et redescendre sans relâche un marchepied), les miennes bénéficient d'une ampleur et d'une complication particulières, mais non moins prévues que celles des autres acteurs. Ce projet de voyage qui me tarabuste relève d'une fiction que j'invente, à seule fin de me cacher qu'un programme rigoureux m'agit. S'il me laisse m'aventurer comme au hasard sur l'esplanade, c'est pour me ramener bientôt près des guichets et m'y obliger à un demi-tour dont je prends l'exécution laborieuse et mécanique pour un effet de ma perplexité.

Il faut par conséquent que je veuille essayer de sortir de la maquette, et de nouveau je me dirige vers les escaliers. Si je réussis à les descendre, à traverser le boulevard Diderot, alors j'échapperai du même coup à l'emprise de l'homme des Pavillons, à moins de supposer son garage d'une taille assez considérable pour contenir, à cette échelle, toute une partie du XII^e arrondissement. J'exclus cette hypothèse. J'atteins l'angle de la rue de Lyon. Je me retourne pour considérer la totalité de l'ouvrage. Si je calcule bien, je ne mesure encore qu'un peu moins de quatre centimètres. C'est peu. C'est vraiment très peu pour un être ainsi jeté et manipulé sur une scène où, d'abord à ses proportions, le décor est en voie de récupérer subrepticement des dimensions dites normales. Qu'est-ce qui me l'a fait percevoir ? La brusque apparition, au loin, de la colonne de la Bastille, avec son petit génie doré, auprès duquel je me suis senti lourd, lourd et cepen-

dant minuscule. Et aussitôt ensuite, au-dessus de moi, la masse des pâtés 1900 qui se dressent au coin de cette rue, tout blonds et copieusement sculptés, soudain restitués à leur volume par l'étalement de la colonne.

II

Je n'étais déjà plus aussi petit, mais devinais que je mettrais longtemps à recouvrer ma stature habituelle. Ainsi, au bout de la rue Émile-Gilbert, j'éprouvai un choc assez compréhensible en remarquant, tout à fait en bas d'une vitrine, le reflet d'une tête, moins grosse que celle d'une tête d'enfant de trois ans et qui ne pouvait être que la mienne. Quelques mouvements me le confirmèrent. Il est vrai que par rapport à leur corps, même les bébés ont en général une grosse tête. Or celle-là correspondait bien à un corps d'adulte moyen en réduction, c'est-à-dire qu'elle avait à peu près l'importance d'un petit melon ou d'un très gros pamplemousse. Pour comble d'étonnement, son reflet m'apparaissait entre des socles supportant des têtes de femmes aux yeux étincelants, aux cils et aux sourcils non moins fournis que leurs chevelures blondes ou brunes. C'était la devanture des établissements PAMAR, « Postiches du Lion et Chevelure de Bérénice Réunis ». Par chance, et comme il arrive fréquemment à Paris dans les quartiers où toute une foule se presse, ceux des gares en particulier, il m'avait suffi de parcourir cinquante mètres pour me retrouver dans un désert. Je ne risquais pas d'y provoquer plus de curiosité gênante, ou menaçante, que sur le boulevard où mes quatre centimètres m'avaient fait passer complètement inaperçu. À présent ma hauteur dépassait à peine celle d'un parapluie. Et je connais les gens. Ils ne sont à redouter qu'en nombre. Un passant isolé, s'il croise un parapluie qui marche, préférera n'en pas croire ses yeux. En tout cas il ne se mêlera pas des affaires de ce parapluie. J'estimai donc prudent de ne pas circuler en dehors du triangle délimité par Diderot, Ledru-Rollin et Daumesnil, aussi longtemps que je n'aurais pas repris une apparence banale. Il y a là peu de commerçants, encore moins de ces commerces de bouche d'ailleurs souvent fermés au milieu de l'après-midi, qui déterminent en permanence un certain courant de clientèle. Rue Parrot, je reconnus

toutefois une ancienne charcuterie célèbre pour ses panneaux représentant des scènes de chasse. Mais mon point de vue était tout neuf : je me tenais au niveau inférieur de ces peintures, dans la situation d'un lièvre effrayé qui se terre sous des buissons.

Lièvre, parapluie – je n'ai pas songé que j'avais sans doute simplement l'allure d'un nain un peu spécial, ou d'un gosse d'une huitaine d'années à la fois rachitique et prématurément vieilli. Franchie la rue Traversière, je me souvins avec soulagement de la rue Crémieux. À mon sens une des plus étranges que compte la capitale, parce qu'elle copie à s'y méprendre un décor qui m'avait frappé dans mon enfance au théâtre de Guignol (une rue, et une rue peinte, mais devant laquelle j'éprouvais avec une émotion intense la certitude qu'on pouvait quand même s'y engager), elle file droit sur environ cent cinquante mètres entre deux rangées d'immeubles étroits dont deux ou trois seulement dépassent deux étages. On y a me semble-t-il ajouté, voici quelques années, des becs de gaz 1900 qui accroissent l'impression qu'on a d'entrer enfin dans le décor. Je tablais sur la taille modeste de ces maisons presque toutes semblables, et qui ne doivent rien aux manœuvres téméraires d'un sorcier suburbain, pour accomplir tranquillement les dernières étapes de ma métamorphose. Je m'avançai très lentement, et même avec une sorte de solennité, entre les discrètes façades. Il avait commencé de pleuvoir : une de ces giboulées d'avril bien drues, pleines de gaieté, et que des sautes d'un vent léger transforment par moments en voile mouvant où se fondent et ondulent les formes. Je passai devant l'hôtel Mignon. Interdite aux voitures, sans le moindre magasin, la rue demeurerait vide. Puis, tout au bout, à la rencontre avec les rues de Bercy et Audubon, comme je rasais les murs pour offrir moins de prise à l'averse, la pierre devint une vitre protégeant le flamboiement multicolore de cent autos et camions miniatures. Je tournai le coin :

une autre vitrine, puis une troisième, toutes pareillement chargées de ces petites splendeurs que je n'ai jamais eu l'idée de collectionner, puisqu'elles se proposent ainsi parfois – et n'est-ce pas encore plus agréable par surprise – à notre émerveillement. Pourtant mon excitation n'était pas exempte d'inquiétude : n'étais-je pas retombé au pouvoir de l'homme des Pavillons ? M'avait-il rattrapé au moment où je me croyais presque délivré de son sortilège ? Le programme incluait-il cette trotte d'un de ses personnages jusqu'à la rue Crémieux ? À cause du brouillage de la pluie, je n'arrivais pas à discerner mon reflet dans la glace de la boutique. Mais si : cette ombre, ce devait sûrement être moi, et donc le contre-sortilège de la rue avait joué. Ces voitures n'avaient rien de commun avec les vraies que j'aurais cru voir si l'on m'avait réintroduit dans le circuit diabolique de la maquette. Je les dominais de mes cent soixante-dix-neuf centimètres rétablis.

Une ombre, dis-je, ou deux ? La seconde, je ne la distinguai vraiment que lorsqu'elle parla, contre moi sous son parapluie. Elle avait murmuré une phrase beaucoup plus élaborée qu'on n'en emploie à l'ordinaire dans une circonstance de ce genre, et dont la relative complication exprimait moins une coquetterie littéraire qu'un embarras ou une timidité, une réserve pudique : « Voulez-vous que nous allions nous mettre à l'abri ? » La dame n'était pas jeune : elle était souriante, et douce, d'une parfaite correction de personne qui, à l'occasion, aide le sacristain de sa paroisse, et ne sacrifie jamais les besoins essentiels de sa famille aux exigences vestimentaires de son second métier. Elle m'inspirait une grande confiance. Elle me prouvait surtout que j'avais réellement grandi. Elle n'aurait certainement pas invité de cette manière un gamin de huit ans débile. Un nain, peut-être ; je ne sais pas. Que lui répondre ? J'aurais pu l'accompagner dans une chambre de l'hôtel Mignon. Aurais-je plus volontiers suivi une créature très pâle et aux longs cils, tels qu'en exhibent les posticheurs de la « Chevelure de Bérénice » ? Mais ensuite l'opération (car l'acte sexuel à froid est une opération au sens presque chirurgical du terme, une charcuterie) n'allait-elle pas contrecarrer l'effet de celle de la rue Crémieux ? Il y

avait cela encore : cette femme plus très jeune mais évidemment moins âgée que moi, je ne pouvais me retenir de penser : elle pourrait être ma mère. Je n'étais donc pas tout à fait quitte. Entrerais-je alors sans un mot dans le magasin de jouets ? Je finis par m'excuser sous le prétexte d'un train à prendre et, sans me soucier de la vraisemblance, m'éloignai d'un pas dégagé en direction du bassin de l'Arsenal.



jeudi 6 août

	Journée Don Quichotte
	Parution du n° 36 de <i>Corbières matin</i>
	Premier numéro de la quatrième série
9 h	Sortie pédestre accompagnée par Patrick Valette : <i>Mise en jambe, par monts et par vaux dans les alentours de Lagrasse</i>
12 h	Ouverture à l'abbaye du Bistrot du Banquet et de la librairie (les jours suivants, la librairie sera ouverte au public sans interruption de 10 h à 20 h 30)
12 h-24 h	Lecture de <i>Don Quichotte</i> de Cervantès durant 24 heures

vendredi 7 août

	Journée Don Quichotte
	Parution du n° 37 de <i>Corbières matin</i>
0 h-12 h	Lecture de <i>Don Quichotte</i> de Cervantes
9 h	Sortie pédestre accompagnée : <i>L'incontournable sentier sculptural de Mayronnes</i>
15 h	Cycle vidéo <i>Un siècle d'écrivains</i> Bertold Brecht
16 h	Les rencontres de l'abbaye « Vérité de la traduction et éternité d'une œuvre : <i>Don Quichotte</i> », par Aline Schulman
17 h	Cycle documentaire : <i>Mourir accompagné</i> d'Emmanuel Audrain
18 h	Les rencontres de l'abbaye « Les leçons de Cervantès » par Juan José Saer
19 h	Inauguration
21 h30	Cinéma aux étoiles : <i>JLG/JLG</i> de Jean-Luc Godard
24 h	Journal télévisé du Banquet

samedi 8 août

	Parution du n° 38 de <i>Corbières matin</i>
9 h	Sortie pédestre : <i>Féérique, le chemin des mitounes au Villar-en-Val</i>
9h30	Atelier de lecture autour de l'œuvre de Claude Simon, animé par François Bon
15 h	Cycle vidéo <i>Un siècle d'écrivains</i> : René Char
16 h	Les rencontres de l'abbaye Lecture de textes de Claude Simon par les comédiens
17 h	Cycle documentaire <i>Le Convoi</i> de Patrice Chagnard
18 h	Les rencontres de l'abbaye « Claude Simon : ce dont il hérite, ce qu'il change » animé par Dominique Viart, avec François Bon, Jean-Paul Goux, et Jean Rouaud
21 h30	Cinéma aux étoiles : <i>Pickpocket</i> de Robert Bresson
21 h30	Concert de musique de chambre
24 h	Journal télévisé du Banquet



dimanche 9 août

Parution du n° 39 de *Corbières matin*

9 h Sortie pédestre : *Le gourg de Goutonnier, qu'es aco ? vers Talairan.*

9 h 30 Atelier de lecture autour de l'œuvre de Claude Simon, animé par François Bon

15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* : André Suarès

16 h Les rencontres de l'abbaye
Lecture de textes de François Bon, Jean-Paul Goux et Jean Rouaud

17 h Cycle documentaire
Roger and me de Michael Moore

17 h 30 Concert d'orgue par Jean-Pierre Lecaudey

18 h Les rencontres de l'abbaye
« Claude Simon, ce qu'on lui doit », animé par Dominique Viart, avec François Bon, Jean-Paul Goux et Jean Rouaud

21 h 30 Cinéma aux étoiles : *La Jetée* et *Level 5* de Chris Marker

22 h Les rencontres de l'abbaye
« Dire la vérité sur le négationnisme », par Alain Bihr, Didier Daeninckx, Valérie Igounet et Philippe Videlier

24 h Journal télévisé du Banquet

lundi 10 août

Parution du n° 40 de *Corbières matin*

9 h Sortie pédestre : *Les crêtes de Saint-Pierre-des-Champs, séquence émotion.*

11 h Atelier de philosophie pour adolescents, animé par Antoine De la Taille

15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Vladimir Maïakovski

15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes, animé par Françoise Valon

16 h Film vidéo
Vie et mort des langues de Paule Zajdermann

16 h Les rencontres de l'abbaye
« Théorie de la vérité chez Michel Foucault », par Maité Larrauri, qui enseigne la philosophie à Valence (Espagne)

17 h Cycle documentaire
La Mémoire obstinée de Patricio Gutzman

17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »

18 h Les rencontres de l'abbaye
« Une lecture nietzschéenne de Dostoïevski », par Marie-Claire Galpérine, avec une lecture par les comédiens d'extraits des *Frères Karamazov*

21 h 30 Cinéma aux étoiles
Haut bas fragile de Jacques Rivette

22 h Soirées philosophiques
« Exactitude et vérité », par Carlo Ginzburg, Jean-Claude Milner et Jean-Claude Zancarini

24 h Journal télévisé du Banquet

mardi 11 août

Parution du n° 41 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pédestre : *Perdu de vue, marche d'orientation à Lagrasse.*
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Pier Paolo Pasolini
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« Critique et vérité » avec Bernard Simeone et les responsables des revues littéraires : *L'Indice*, Ricardo Bellofiore, *Quimera*, Ana Nuño, *La Quinzaine littéraire*, Maurice Nadeau
- 17 h Cycle documentaire
Le Camp du Vernet de Linda Ferrer-Roca
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« La vérité biographique, Gide, Diderot », par Pierre Lepape
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Van Gogh de Maurice Pialat
- 22 h Soirées philosophiques
« L'énonciation messianique de la vérité », par Christian Jambet
- 24 h Journal télévisé du Banquet

mercredi 12 août

Parution du n° 42 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pédestre : *Sur les traces des cathares, pique-nique près de Termes.*
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Stefan Zweig
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« Le documentaire, cinéma de la vérité ? », par Jean-Louis Comolli
- 17 h Cycle documentaire
Images de la guerre de Haroun Farocki
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« Le leurre photographique » par Christian Caujolle
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Dieu sait quoi de Jean-Daniel Pollet
- 22 h Soirées philosophiques
« Vous êtes mes témoins », par Benny Lévy
- 24 h Journal télévisé du Banquet

jeudi 13 août

Parution du n° 43 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pédestre : *Pèlerinage à Boutenac, la chapelle Saint-Siméon.*
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Giuseppe Tomasi di Lampedusa
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
Lecture par les comédiens de *L'Invention du monde* d'Olivier Rolin
- 17 h Cycle documentaire
Memory of the camps, Desert victory diffusé par la BBC
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
Olivier Rolin dialogue avec Bernard Comment
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Maine-océan de Jacques Rozier
- 22 h Soirées philosophiques
« Travail et paresse de la vérité », par Guy Lardreau
- 22 h Concert de jazz avec le Richard Calleja Quartet
- 24 h Journal télévisé du Banquet



vendredi 14 août

Parution du n° 44 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pedestre : *Bergers et bergères, tous à Montagut (Thézan-des-Corbières)*.
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Georges Simenon
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« *In vino veritas* », par Patrick de Marien,
David Moreno et Vincent Pousson
- 17 h Cycle documentaire : *Pas vu, pas pris*
de Pierre Carles
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« La vérité cinématographique »,
par Pierre Carles
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
La Mort d'Empédocle de Jean-Marie Straub
- 22 h Concert de clôture de l'académie d'orgue
- 22 h Lecture de *Ernesto Prim* de Raymond Lepoutre
- 24 h Journal télévisé du Banquet

samedi 15 août

Parution du n° 45 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pedestre : *Surprise assomptionnelle, entre ciel et terre*.
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Curzio Malaparte
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« La vérité des humbles », avec Rémy Cazals
pour *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, et Georges Barthas
- 17 h Cycle documentaire
Le marchand, le collectionneur et le peintre
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« Le néolithique en Méditerranée »
par Jean Guilaïne
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Mes petites amoureuses de Jean Eustache
- 24 h Journal télévisé du Banquet



dimanche 16 août

Parution du n° 46 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pedestre : *À l'assaut de Saint-Pierre d'Alaric, près de Moux*.
- 16 h Au petit cloître, les comédiens nous donneront à entendre un florilège de textes.
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Le Carrosse d'or de Jean Renoir

renseignements pratiques

Lieux et horaires d'ouverture**La librairie**

de l'abbaye est ouverte tous les jours, de
10 heures à 20 h 30.

Les expositions

L'Invention du monde, matériau romanesque
d'Olivier Rolin.

L'oeuvre photographique de Claude Simon

Les projections du cycle vidéo

ont lieu à 15 heures et 17 heures, dans la salle
des gardes, au premier étage de l'abbaye.

Les ateliers de philosophie

pour adolescents, chaque matin à 11 h à partir du
lundi 10 août

pour adultes, chaque jour à 15 h à partir
du lundi 10 août

Renseignements et inscriptions dès aujourd'hui
à l'accueil

Le bistro du Banquet

Au comptoir du livre, est ouvert tous les jours à
l'abbaye de 10 heures à 22 h 30. Y sont
proposés : dégustation de vin, boissons, glaces,
tartines du pays, salades...

Le cinéma aux étoiles

a lieu chaque soir à 21 h 30 à l'abbaye.

Entrée: 30F, gratuit moins de 12 ans.

L'édition de Minuit

journal télévisé du Banquet, chaque soir à minuit
sur le boulevard de la Promenade

Sorties pédestres

Le rendez-vous est fixé chaque matin à 9 heures pré-
cises au Point Accueil du Banquet, sur le boulevard de la
Promenade. Les circuits durent de 2 à 3 heures environ.
Ajouter un quart d'heure ou une demi-heure en fonction
de la situation du sentier par rapport à Lagrasse. Prévoir
des chaussures de marche confortables, un couvre-chef,
et un demi-litre d'eau minimum par personne.

Restaurants

Les restaurateurs partenaires du Banquet organisent
chaque soir deux formules spéciales, avant et après les
séances de cinéma, les concerts et les colloques, pour
vous permettre de ne rien rater. Premier service entre
19 heures et 21 heures; deuxième service à partir de
23 heures

Hostellerie Charlemagne 04 68 43 10 89

Le Saint-Hubert 04 68 43 15 22

Le Temps des Courges 04 68 43 10 18

corbières matin

Corbières matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse

11220 Lagrasse; tél. : 04 68 24 05 75

Directeur de publication

Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction

Dominique Blanc, Michèle Planel, Alain Raybaud,
Jean-Yves Masson, Bernard Simeone,
Jean-Claude Zancarini.

Illustrations

Eric Héliot, Jean-Louis Tripp

Corrections

Anne-Laure Jourdain
Philippe Menestret

Stagiaire

Elsa Brunet

Conception graphique

Imme Werner

Photo numérique

Prise de vue : Cédric Martigny
Traitement de l'image : Lise Terdjman
et Olivier Riquet

Publicité

Célia Fayeton

**Impression sur DocuTech Xerox,
 finition sur BDF de CP BOURG à l'école du village**

Ludovic Van Den Driessche, Didier Legoué

Diffusion

Suzanne Beaujour

Distribution

L'Indépendant/Midi-Libre.

corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Xerox,
des papeteries O.T.P. Xerox et de l' A.O.C. Corbières.

Retrouvez le Banquet du livre et *Corbières matin*
sur Internet

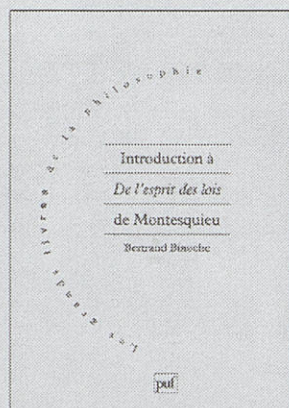
<http://www.mle.asso.fr/banquet>

Conception

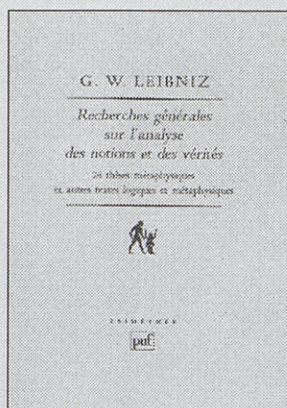
Francisco Cabrita, Alexandre Ganea
et Camille Harang

Presses Universitaires de France

PARMI LES NOUVEAUTÉS



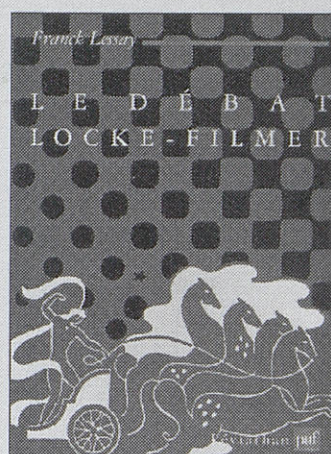
448 pages - 149 F



384 pages - 248 F



272 pages - 132 F

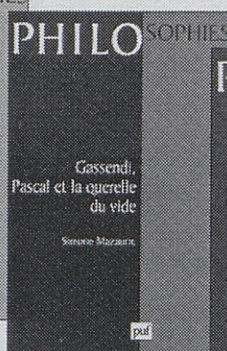


416 pages - 390 F

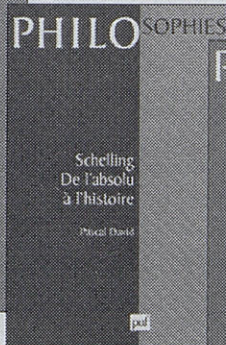
Collection Philosophies



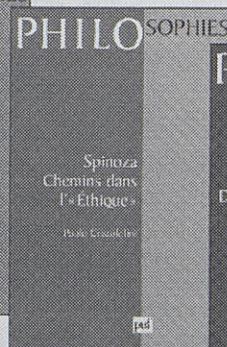
136 pages - 48 F



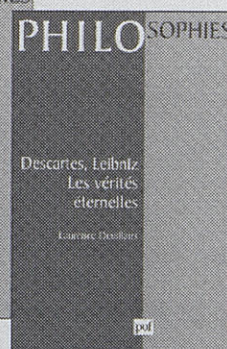
136 pages - 48 F



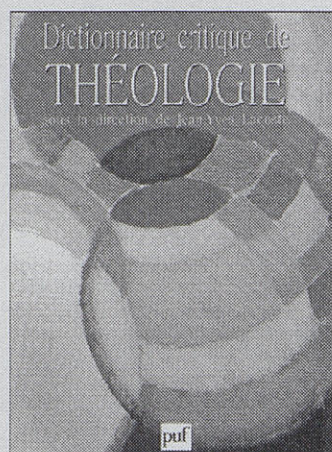
136 pages - 48 F



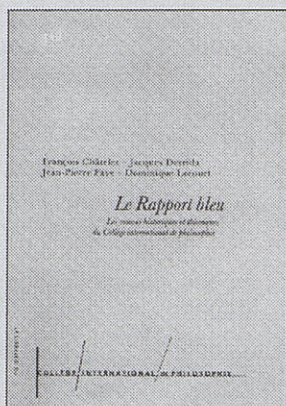
136 pages - 48 F



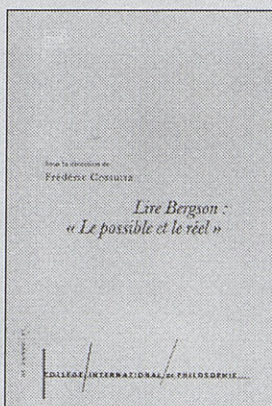
136 pages - 48 F



133 pages - 950 F



272 pages - 98 F



232 pages - 98 F

À PARAÎTRE

Encyclopédie
philosophique universelle
Tome IV

Le discours philosophique
2000 pages - Prix de lancement 1100 F

Dictionnaire de l'ésotérisme
SOUS LA DIRECTION DE JEAN SERVIER
1488 pages - Prix de lancement 850 F

Wittgenstein contre Hitler
Le juif de Linz
PAR KIMBERLY CORNISM

corbières matin

La lecture de *Don Quichotte*

Un siècle d'écrivains
Bertold Brecht

« Vérité de la traduction et
éternité d'une œuvre : Don Quichotte »,
par Aline Schulman

Inauguration

JLG/JLG
de Jean-Luc Godard
